

Célibataire (Le), comédie en cinq actes et en vers

Célibataire (Le), comédie en cinq actes et en vers

Auteur : Dorat, Claude-Joseph (1734-1780)

Description & Analyse

DescriptionComédie En Cinq Actes Et En Vers, Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Français, le 20 Septembre 1775

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

108 Fichier(s)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

[Célibataire
\(Le\), comédie
en cinq actes
et en vers
" title="](#)

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

*Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />*

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
[" title="](#)

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
[" title="](#)

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
[" title="](#)

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
[" title="](#)

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
[" title="](#)

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
[" title="](#)

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
[" title="](#)

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
[" title="](#)

Célibataire
(Le), comédie
en cinq actes
et en vers
" />

Les mots clés

[Théâtre \(Comédie\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentStaatsbibliothek zu Berlin - Preußischer Kulturbesitz,
Germany [Electronic ed.] 32 ZZ 1000

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Éléments codicologiques96 p. numérisées; in-8 Format

Date1776

LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-
Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition
numérique)

Citer cette page

Dorat, Claude-Joseph (1734-1780),

Célibataire (Le) comédie en cinq actes et en vers
1776

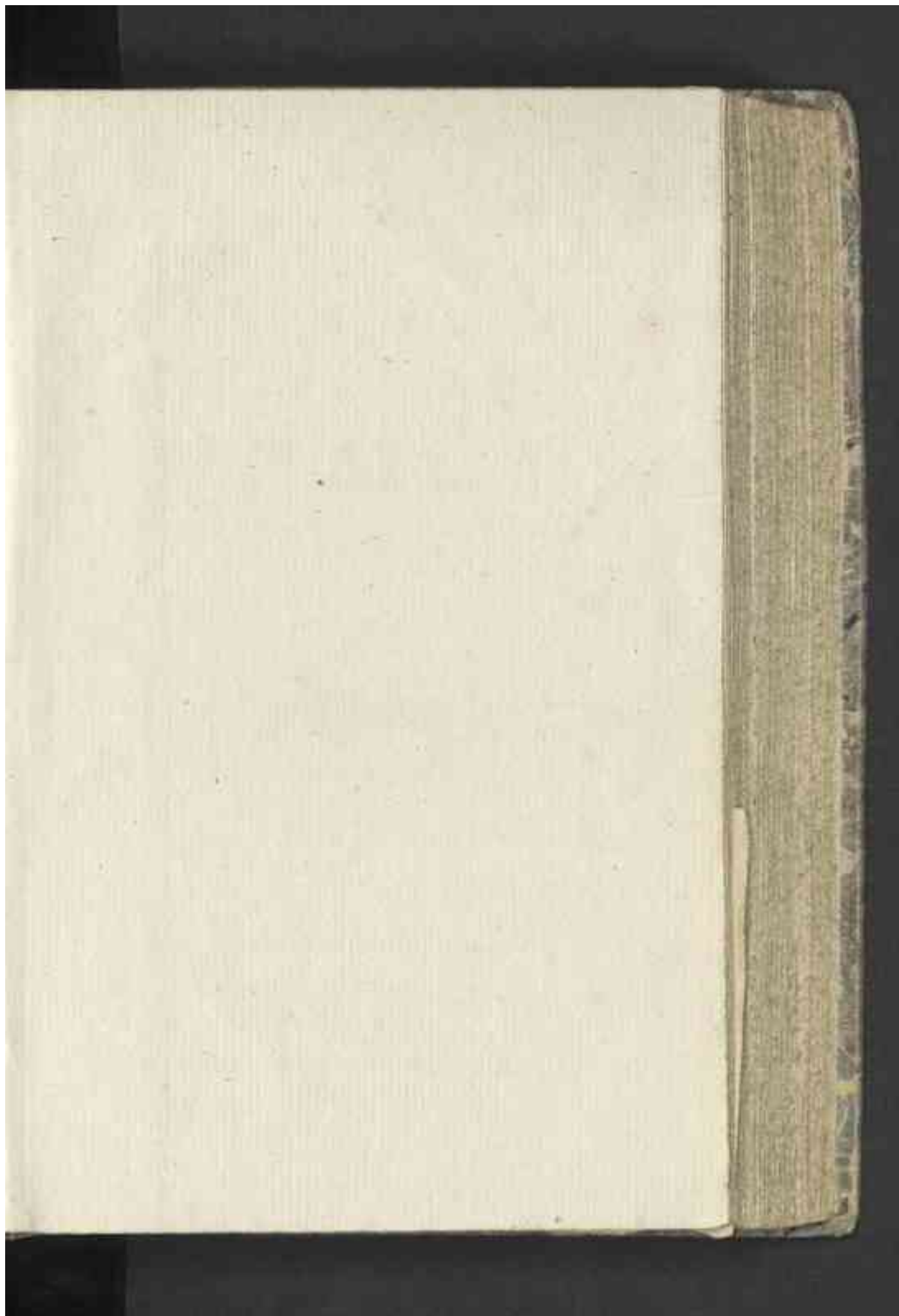
Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN,
Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

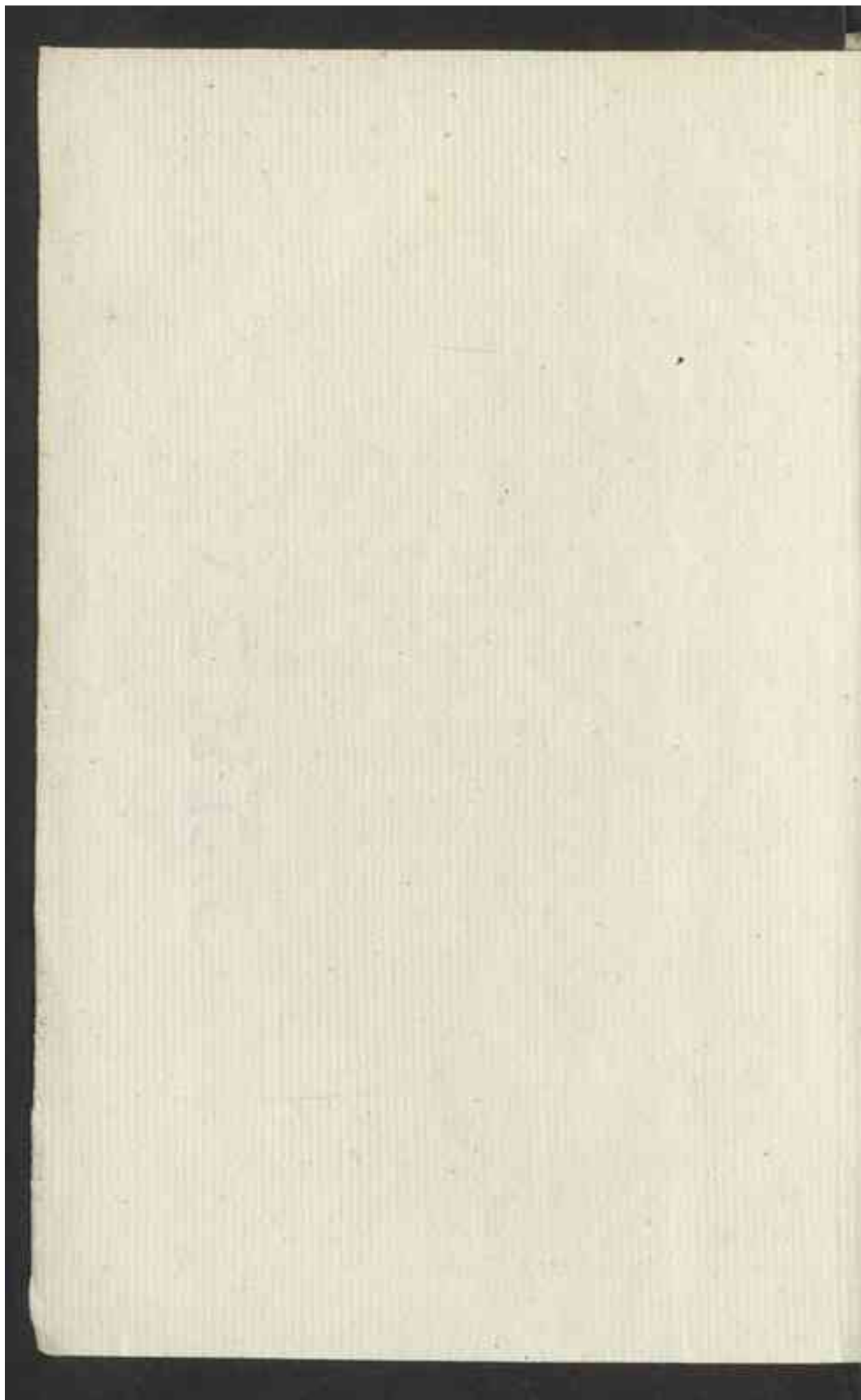
Consulté le 18/08/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/405>

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le
23/05/2023



32 27 1000





LE
CÉLIBATAIRE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES
ET EN VERS.

*Représentée, pour la première fois, par les Comédiens
Français, le 20 Septembre 1775.*



A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue de l'ancienne
Comédie Française.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Permission.

A C T E U R S.

TERVILLE, *Celibataire.*

MONTBRISSON, *son Oncle.*

LE COMTE DE VERSEUIL.

M. DE SAINGÉRANS.

Mad. DE VERSEUIL.

JULIE.

NÉRINE.

LAFLEUR, *Valet de Terville.*

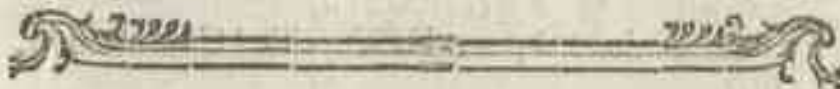
UN LAQUAIS *de Verseuil.*

UN AUTRE LAQUAIS *de Montbrisson.*

*La Scène est à la Campagne, dans le Château
de Montbrisson.*



LE CÉLIBATAIRE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Vestibule , terminé par un
Jardin.*



SCÈNE PREMIÈRE.

VERSEUIL, *seul.*

ELLE n'a point paru !... j'ai beau me consulter ;
De moment en moment , tout sert à m'agiter.
De chez Durfé , sa sœur , ma femme est revenue ,
Cette nuit !... je souhaite & redoute sa vue. —
Du Marquis de Rosanne on la croit veuve ici.
Mon cruel Oncle est seul auteur de tout ceci.
Lui seul de mon hymen prolonge le mystère ;
Et ma femme... elle veut que je cherche à lui plaire ,
Exige le secret , m'en a fait un devoir. ...
Enfin , après six mois , je vais donc la revoir !

S C E N E I I.

VERSEUIL, un VALET *qui entre précipitamment.*

VERSEUIL.

EH bien ! où vas-tu donc , & quelle impatience ?...

LE VALET.

On a sur l'enveloppe écrit , en diligence. . .
Lisez. . .

VERSEUIL.

Eh ! donne donc. *à part.* De Terville ! Comment !...
Va, fors.

LE VALET.

Ne faut-il pas ?

VERSEUIL.

Point de raisonnement.

Le Valet sort.

S C E N E I I I.

VERSEUIL, seul, lisant la Lettre.

J'Arriverai peut-être aussi-tôt que ma Lettre :
Mais près de Montbrillon crains de me compromettre,
En me délavouant de tout ce que j'ai fait.
Verseuil, un tel hymen te convient tout-à-fait ;
Ton intérêt le veut, l'amitié le desiré ,
Et j'ai dit en ton nom tout ce qu'il falloit dire ;
Si tu n'en as rien sçu , c'est un soin de ma part ;
Je n'osois d'un espoir te flatter au hazard.
Je voulois te surprendre en faisant ces avances ,
Et le succès peut seul couvrir ces imprudences.

(A lui-même.)

Et voilà justement d'où naît mon embarras ?

Comédie.

5

Je tremble de parler . . . ou de ne parler pas.
Quoi ! . . . d'honneur , je m'y perds ; j'aime , l'hymen
me lie ,
Et l'on compte sur moi pour épouser Julie !
Très-bien ! aussi Terville a-t-il perdu le sens ?
Prendre pour cet hymen les soins les plus pressans ,
Lui , de la liberté , défenseur intrépide ! . . .
(*Après une pause.*)
Faire un sort à Julie est ce qui le décide.
Que ne l'épouse-t-il ?
(*Appercevant Nérine.*) Ah ! me voilà perdu !

SCENE IV.

VERSEUIL , NÉRINE.

VERSEUIL.

Vous écoutiez , je crois ?
NÉRINE.

Je n'ai rien entendu.

J'entrois . . . Mais auriez-vous quelque chose à m'apprendre ?

Tout ce que vous voudrez , je consens à l'entendre.
Je suis prête , parlez . . . que dis-je ? en ce moment ,
Ce qui doit se passer se devine aisément ,

VERSEUIL.

Encore ?

NÉRINE.

Il est très-clair que vous aimez Julie.
Toujours avant la noce on aime à la folie ;
Mais , tout prêt d'épouser , & de se voir lié ,
Le plus heureux Amant n'est heureux qu'à moitié.
Sur les cœurs qu'il soumet l'hymen agit d'avance ,
Et , même avant sa chaîne , on sent son influence ;
On s'inquiète , on rêve , on songe à son destin ,
Et l'on est , comme vous , éveillé plus matin.

A propos , pour la Fête un témoin nous arrive ;
Une femme agréable , une veuve assez vive ,
Madame de Rosanne.

VERSEUIL , *avec un empressement inquiet.*

Oui ? l'aime-t-on ici ?

NÉRINE.

Que vous importe à vous ?

VERSEUIL

C'est pour être éclairci...

Et Nérine , du moins , la trouve-t-elle aimable ?

NÉRINE.

Mais elle est moitié gaie , & moitié raisonnable.

Moi , je n'y connois rien , & vous en jugerez.

Pensez-en bien du mal : vous me le confierez.

VERSEUIL.

Oui : comptez là-dessus.

NÉRINE.

On dit qu'elle est jolie.

Chez nous depuis cinq mois elle s'est établie.

A peine elle connut Monsieur de Montbrisson ,

Qu'elle vint à Paris loger dans sa maison.

Lui , jamais il n'avoit entendu parler d'elle.

La Dame a du babil , de certains airs de zèle ,

Et vite pour Julie on demande ses soins ;

J'avois peu de crédit , il m'en reste encor moins.

Voilà ce que je sçais . . . & ce que je présume ,

C'est qu'elle accourt exprès pour votre mariage ;

Il va la réjouir.

VERSEUIL , *à part.*

Je doute de cela.

NÉRINE.

La Marquise aime assez tous ces incidens là.

VERSEUIL , *à part.*

Oh ! celui-ci , je crois , n'est pas fait pour lui plaire.

NÉRINE.

Pourquoi donc parler bas ? autant vaut-il se taire ?

C'est elle...

Comédie.
VERSEUIL.

7

Dieu ! je fuis !

NÉRINE.

Je vous en sçais bon gré.

Montbrisson l'accompagne , il en est enivré.

VERSEUIL , à part.

Sortons : malgré ma joie & mon impatience ,
Je dois pour le moment éviter leur présence.

(Il sort. Nérine se retire lentement , & regarde Madame de Verseuil avec haine.)

SCENE V.

La Comtesse de VERSEUIL , sous le nom de la
Marquise de Rosanne , MONTBRISSON.

MONTBRISSON.

AH ! je vous attendois avec empressement :
Pour la rendre amitié , l'absence est un tourment ;
J'avois besoin de vous , j'ai du chagrin. Julie ,
De jour en jour , se livre à sa mélancolie ;
Cette enfant m'inquiète , & la moindre douleur
Ne peut être , Madame , étrangère à mon cœur.

Mad. DE VERSEUIL.

Son Pere n'écrit point ; elle y songe sans cesse ;
Voilà peut-être aussi l'objet de sa tristesse.
A-t-elle enfin reçu de ses nouvelles ?

MONTBRISSON.

Non ;

Ce silence m'alarme , & c'est avec raison.
Quel ami j'ai perdu !

Mad. DE VERSEUIL.

Puis-je , sans imprudence ,
Demander le motif d'une si longue absence ?
Ce qui vous intéresse a droit de me toucher.

Le Célibataire ,
MONTBRISSE.

Son malheur est de ceux qu'on ne doit pas cacher :
Dorival , (c'est le nom du Pere de Julie)
Dans un poste éminent , honoroit sa patrie ;
Mais il montrait des mœurs & de la probité :
Il arracha l'estime . . . il fut persécuté.
Des délateurs puillans bientôt se réunirent :
D'injurieux soupçons par degrés le noircirent ,
Mon ami succomba : coup sur coup accablé ,
De ses biens , de sa charge il se vit dépouillé.
La Cour fut prévenue , & la Cour fut séduite ;
Contre un infortuné le crédit sollicite.
Un long temps se consume à détruire un méchant :
Pour perdre un honnête homme , il ne faut qu'un instant.

Dorival malheureux restoit sans espérance :
Je courus le trouver. « Tu m'aimas dès l'enfance :
» Je te dois tout , lui dis-je , & je viens te l'offrir :
» T'aider dans la disgrâce est mon plus grand plaisir...
» Non , me dit-il , je vais , loin de la perdition ,
» Armer contre le sort une noble industrie ;
» Plus libre & moins connu , je serai plus heureux.
» Mais , tu peux satisfaire au plus doux de mes vœux ;
» Il me reste une fille , elle sera la tienne :
» Je croyois l'élever , que ce droit t'appartienne.
» Je vais , pour elle seule , au moment du repos ,
» Recommencer ma course , & chérir mes travaux.

Mad. DE VERSEUIL.

Quel pere . . . & quel ami !

MONTBRISSE.

Ce récit est fidèle.

Jugez combien Julie a de droits sur mon zèle !
Elle tient dans mon cœur , de ses vertus épris ,
La place de ma femme , & celle de mon fils.
Suis-je assez malheureux ?... Non, Madame, sans elle,
Je ne survivrois pas à leur perte cruelle ;
Depuis près de deux ans , je les pleure tous deux ,
Et toujours leur image est présente à mes yeux.

Tout

Comédie.

9

Tout fuit autour de moi ; je n'ai plus que Julie ;
Ma sensibilité sur elle est réunie ;
Et dans cet abandon , trop fait pour alarmer ,
Je tiens par elle encor à la douceur d'aimer.

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en est digne au moins : attentive à vous plaire ,
Son ame le partage entre vous & son pere :
Vous êtes tout pour elle.

MONTBRISSE.

Ah ! n'allez point penser
Que je nuise à ses goûts , ou veuille les forcer.
Je n'irai point ici , captivant sa jeunesse ,
Enchaîner les beaux ans au sort de la vieillesse ;
Il faut que de son âge exerçant tous les droits ,
Elle soit très-heureuse , & le soit par son choix.
Je desirer en secret pour ma tendre Julie
Qu'un amour vertueux puisse embellir sa vie :
Je protege & chéris tous les penchans du cœur ,
J'en ai senti long-temps l'innocente douceur :
Elle doit en jouir : c'est là mon espérance ,
Et sa félicité sera ma récompense.

Mad. DE VERSEUIL.

Quel langage touchant ! que vous m'intéressez !
Et sçavez-vous sur qui ses vœux se sont fixés ?

MONTBRISSE.

Sur personne , je crois ; mais depuis une année ,
Dans mon cœur , en secret , je l'avois destinée.

Mad. DE VERSEUIL.

Pour qui ?

MONTBRISSE.

Pour mon neveu : je croyois vaincre en lui
Ce coupable travers qui l'égare aujourd'hui.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le ramènerez.

MONTBRISSE.

Je crains bien le contraire :
Comme au meilleur principe , il tient à sa chimère ;
Il a dans son erreur , dans son illusion ,
L'inflexibilité que n'a point la raison.

B

Il s'est déjà, Madame, offert dix mariages
 Qui lui garantissoient les plus grands avantages,
 La faveur de la Cour, les graces, les moyens
 De servir & son Prince & les Concitoyens;
 Il a refusé tout; & puis, l'âge s'avance;
 Il a passé trente ans, je n'ai plus d'espérance.
 S'il avoit moins d'esprit, & s'il combinait moins,
 Je pourrais augurer le succès de mes soins;
 Mais un fou qui raisonne, un fou qui se croit sage,
 Vient-on à le prêcher, le devient davantage.
 Il est né délicat, honnête, généreux;
 Il fait taire son cœur; il sera malheureux.
 Tranquille possesseur d'une fortune immense,
 Terville la dissipe avec indifférence;
 Insensible à l'espoir d'être utile après lui,
 Il croit que par le faste on échappe à l'ennui.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh bien, Monsieur, il faut, en plaignant sa folie,
 Chercher un autre époux à l'aimable Julie.

MONTBRISSE.

Il veut la marier.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui? Terville, Monsieur?

MONTBRISSE.

Comment! il s'en occupe.... il y met de l'ardeur!

Mad. DE VERSEUIL, riant.

Eh! quel est, s'il vous plaît, celui qu'il lui destine?

MONTBRISSE.

Il est jeune, placé, d'une ancienne origine,
 Ayant l'éclat d'un nom, sans en avoir l'orgueil,
 Charmant; c'est, en un mot, le Comte de Verseuil.

Mad. DE VERSEUIL, avec surprise & gaieté.
 Le Comte de Verseuil!

MONTBRISSE.

D'où naît cette surprise?

Mad. DE VERSEUIL.

Dites-vous bien le nom? N'est-ce point par méprise?

MONTBRISSE.

C'est le nom sous lequel il nous fut présenté,

Comédie.

11

Et c'est celui, dit-on, qu'il a toujours porté.
Le connoîtriez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL, *souriant.*

On ne peut davantage.

MONTBRISSON.

Il est aimable.

Mad. DE VERSEUIL.

Fort.

MONTBRISSON.

Et je crois qu'il est sage.

Mad. DE VERSEUIL.

On l'assure.

MONTBRISSON.

Il suffit, votre suffrage est tout.

Je desirois quelqu'un qui fût de votre goût :
Verseuil réussira, puisqu'il a su vous plaire,
Madame, & vous pouvez avancer cette affaire.

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Monsieur, je vous déclare, & c'est avec regret,
Qu'ici mon entremise aura très-peu d'effet.

MONTBRISSON.

Quoi que vous en disiez, vous voudrez bien, je gage,
De concert avec moi, presser ce mariage.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous m'en dispenserez.

MONTBRISSON.

Non, assurément, non.

Votre sagesse aimable aidera ma raison.

SCENE VI.

Mad. DE VERSEUIL, *seule.*

EN vain à deviner mon esprit se fatigue :
Je ne peux démêler le nœud de cette intrigue.
Le Comte de Verseuil auroit pu !...

(Pendant ce monologue, Verseuil entre sur la Scène.)

SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, VERSEUIL:

VERSEUIL.

LE voici.

Mad. DE VERSEUIL.

Me trompé-je ? comment !

VERSEUIL.

Ecoutez.

Mad. DE VERSEUIL:

Vous ici !

VERSEUIL.

Oui, le même toujours; aussi vrai que fidèle ,
Détestant de mon cœur la *contrainte cruelle*....
Au gré de mes desirs que vous avez tardé !
Victime d'un ami, d'un soin trop hazardé...
Mais pourquoi revenir sur les maux de l'absence ?
La peine est déjà loin, quand le bonheur commence.

Mad. DE VERSEUIL, *gaiement*.

Je reviens à propos pour votre hymen.

VERSEUIL.

Un mot.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! cent, pour m'informer....

VERSEUIL.

Vous le ferez bientôt.

Mad. DE VERSEUIL.

Rien n'est plus sérieux.

VERSEUIL.

Hé bien, daignez m'entendre!

A peine eus-je formé le lien le plus tendre ,
Soudain, vous le sçavez, mon Régiment partit.
L'honneur parle, il commande, & l'amour obéit.
D'un exil douloureux enfin le terme expire.
Impatient, troublé, je pars sans vous l'écrire.
Voilà mon tort : j'accours, & plein d'un juste espoir,

Je vais chez Montbrisson, comptant bien vous y voir.
Mais, sçachant qu'avec vous il étoit à la terre,
Je vis qu'on fait très-mal en croyant très-bien faire.
Trompé dans mon attente, isolé dans Paris,
Jugez de mes regrets ! je m'accuse, & j'écris.
J'allois fermer ma lettre, on m'annonce Terville.
De Montbrisson, dit-il, connois-tu la Pupille ?
Charmante ! ... j'y souscris ; & vous sçachant ici,
Je brûle d'y venir : il le souhaite aussi,
Nous arrivons ... le jour que vous étiez partie,
Et l'on m'apprend alors que j'épouse Julie !
J'étois à mon insçu tellement engagé,
Qu'au silence du moins je me crus obligé ;
Je ne l'ai point rompu : dans cette circonstance
Je n'osois de Terville avouer l'imprudence.
Il me quitte, il s'échappe : on m'invite à rester.
Voilà d'où naît le mal, je n'ai pu l'éviter ;
Et si dans tout ceci ma conduite est blâmable,
Qu'on s'en prenne à lui seul, qui m'a rendu coupable !

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! je respire enfin.

VERSEUIL.

M'auriez-vous soupçonné ? ...

Mad. DE VERSEUIL.

Puisque je vous revois, tout vous est pardonné.
Ainsi donc, dans votre ame & dans votre pensée,
Julie & ses attraits ne m'ont point éclipsée.

VERSEUIL.

Vous ! ... mais combien de vœux je fais pour son bonheur !
Ses soins pour Montbrisson peignent si bien son cœur !

Mad. DE VERSEUIL.

En la louant, Verseuil, on dit ce que j'en pense ;
C'est la grace naïve unie à la décence.
Elle va me haïr, me détester.

VERSEUIL.

Qui ? vous !

Pourquoi ?

Mad. DE VERSEUIL.

Je viens ici lui ravir son époux.

VERSEUIL.

D'une vaine frayeur cessez d'être frappée ;
Non , je ne la crois pas de moi fort occupée.

Mad. DE VERSEUIL, *très-gaiement.*

Si vous cédiez , au reste , au plaisir de changer ,
Je ferois , je vous jure , en fonds pour me venger.
Tandis qu'on vous offroit de nouvelles conquêtes ,
Moi , pour mon compte aussi , j'ai fait tourner deux têtes.

VERSEUIL, *avec vivacité.*

Et quelles , s'il vous plaît ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci devient pressant ,

Devinez.

VERSEUIL.

Le premier n'est pas embarrassant ;
C'est Terville... c'est lui , n'est-ce pas ?... suis-je habile ?
De ces énigmes-là j'en devinerois mille.

Oui , puisqu'il vous a vue , il a dû s'enflammer ;
Terville a trop de goût pour ne pas vous aimer.

Mad. DE VERSEUIL, *en confidence.*

Il cache , &c ce soupçon doit entraîner le vôtre ,
Dans ses aveux pour moi , les amours pour une autre.

VERSEUIL.

Vous croyez....

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! je crois qu'il se trompe à plaisir ,
Et par lui-même ici je veux m'en éclaircir.
Mais l'autre un peu long-temps vous rêverez , j'espère ;
Vous aurez de la peine à vous tirer d'affaire.
Entrevoyez-vous ?

VERSEUIL.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Cherchez bien.

VERSEUIL.

Je me rends.

Mad. DE VERSEUIL.

Déjà ?

Comédie.

15

VERSEUIL.

Dites-moi donc...

Mad. DE VERSEUIL.

Monsieur de Saingérans.

VERSEUIL.

Mon oncle ! oh , par exemple , il faut que j'en con-
viennne ;

J'étois loin d'y songer.

Mad. DE VERSEUIL.

L'anecdote est certaine.

Je ne plaisante point : il m'a toujours parlé ;

Il n'a point trop dormi

VERSEUIL.

Vous l'aviez éveillé ?

C'étoit sa passion qui l'occupoit !

Mad. DE VERSEUIL.

Sans doute :

Il veut venir me voir.

VERSEUIL , avec ironie.

Ici ? Je le redoute :

Mad. DE VERSEUIL.

Il connoît , m'a-t-il dit , Monsieur de Montbisson ;

D'exercice & d'étude il fut son compagnon ;

Il arrive ce soir , & l'a dû même écrire.

VERSEUIL.

Fort bien ! c'est sur le tard que mon Oncle soupire !...

Quand j'y pense pourtant , il ne m'alarme pas ,

Et pourra nous aider même à sortir d'embarras.

S'il apprend qu'il s'agit pour moi d'un mariage ,

Notre homme , j'en réponds , va faire un beau rapage ;

Et , grâce à son refus , dont vous serez témoin ,

D'autre explication nous n'aurons pas besoin.

Mais quand pourrai-je donc , me trahissant moi-même ;

A l'univers entier dire tout haut que j'aime !

M'abandonner sans crainte à des transports si doux ;

M'énorgueillir enfin du nom de votre époux ,

Obéir à l'amour ! Votre délicatesse

D'un silence forcé m'imposa la promesse.

Sans vous , à feindre ici rien ne m'auroit soumis ;

Mon cœur me démentoit quand ma bouche a promis;
 Par le même motif hâtant l'effet contraire,
 Je brûle d'avouer ce que vous voulez taire;
 Et lorsque mon bonheur au comble est parvenu;
 Il me semble imparfait tant qu'il n'est pas connu.
 Vos charmes, vos vertus, tout, tout me justifie,
 Et je ne risque rien que d'exciter l'envie.

Mad. DE VERSEUIL.

Et cet Oncle entêté ?

VERSEUIL.

Le vieil extravagant ?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous sçavez à quel point il est inconséquent.
 Quoique l'hymen toujours ait paru lui déplaire;
 Quoiqu'il soit, comme on sçait, garçon sexagénaire;
 Et libre dans ses mœurs, pouvez-vous oublier
 Qu'il voulût à sa guise un jour vous marier;
 Et que, sur vos refus, sa bizarre colere
 Nommoit à ses grands biens un autre *Légataire*;
 S'il n'eût de vous, dit-on, attaché le serment
 Que vous rejetteriez tout autre engagement ?
 Oubliez-vous aussi que la Cour elle-même,
 Qu'il avoit sçu gagner par quelque stratagème,
 Desiroit un hymen si contraire à nos vœux ?
 Vous déplairiez peut-être en déclarant vos nœuds;
 Et pour moi quel reproche... Ah ça, point de méprise:
 Je conserve en ces lieux le titre de Marquise,
 La Comtesse se cache; il le faut, songez-y:
 N'allez pas vous tromper, & parler en mari.
 Chut ! on entre.

SCENE VIII.

LES MÊMES, NÉRINE.

NÉRINE, *à part au fond
du Théâtre.*

ELLE arrive, & la voilà qui cause
 Avec un inconnu !... c'est une étrange chose
 Que ce babil sans fin !... Mad.

Comédie.

17

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! Nérine , bonjour.

Ta Maitresse , dis-moi , sçait-elle mon retour ?

NÉRINE , *sèchement.*

Oui , Madame , & je viens demander audience.

Elle descend.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi ?

NÉRINE.

C'est par impatience.

Mad. DE VERSEUIL.

Je vais la prévenir.

(*M^{lle} & Mad. de Verseuil se font une révérence bien cérémonieuse , & sortent chacun de leur côté.*)

SCENE IX.

NÉRINE , VERSEUIL.

NÉRINE , à Verseuil qui s'en va.

ECoutez donc , Monsieur...
Où courez-vous si vite avec cet air d'humeur ?
Bonsoir. Ce Comte-là ressemble à la Marquise ;
Ils s'entendent déjà ; je n'y serai plus prise.
Ah ! le maudit séjour ! Ce Verseuil n'est qu'un fat ;
Et Terville est un sot avec son célibat.

SCENE X.

LAFLEUR , NÉRINE.

LAFLEUR , sans être vu , en faisant claquer son fouet :

Vite , à boire au Courier ?

NÉRINE.

Oh ! c'est Lafleur , je pense ;

Oui, je le reconnois à la soif : la présence
Va m'égayer au moins ; j'étois d'un morne affreux.

LAFLEUR, *sans voir Nérine, en bottes, & se précipitant dans un fauteuil.*

Toujours sur les chemins ! c'est un métier fâcheux.
Monsieur Terville ainsi me laisse à ne rien faire ;
Toujours du mouvement, & jamais une affaire !

(Appercevant Nérine.)

Ah ! fripponne, bonjour !

NERINE.

Ce ton est cavalier.

LAFLEUR.

Ce sont de ces minois qu'on ne peut oublier.

NERINE.

(à part.)

(haut.)

Je l'aime, ce Lafleur... ainsi ton Maitre arrive ?

LAFLEUR.

Oui ; moi, j'ai devancé Jafmin, Germon, Lolive,
Et me voilà, pestant, entrageant de mon mieux,
Bien roué, bien brisé, mais toujours amoureux.

NERINE.

Avec ce bel amour, tu courras donc sans cesse ?

LAFLEUR.

Il faut bien, mon enfant. Terville est dans l'ivresse ;
Il va, vient, s'étourdit. C'est ici, puis c'est là,
Jamais de poste fixe ; &, malgré tout cela,
Je ne jurerois pas qu'il n'eût au fond de l'ame
Quelques chagrins secrets, quelque invisible flamme.

(Observant Nérine.)

Souvent je l'ai surpris poussant de longs soupirs...

NERINE.

Bon !

LAFLEUR.

Ses distractions ne sont pas des plaisirs.

NERINE.

Mais encor ? Que sçais-tu ?

LAFLEUR.

Qui ? moi, je conjecture.

Suffit... de ce train-là quoiqu'ici je murmure,

Mes courses cependant valent bien le repos.
 J'ai, pendant ma quinzaine, été dans dix châteaux.
 Des spectacles par-tout, des fêtes, grande chère.

NÉRINE.

Oui-dà ? *mais* je veux, moi, qu'on soit plus sédentaire ;
 Sur ce principe-là, règle-toi désormais :
 Tu m'as placée ici, pour ne t'y voir jamais ;
 Point d'intrigue à mener, point d'amant, quel sup-
 plice !
 J'ai du zèle de reste, il est sans exercice ;
 Ma Maîtresse est charmante, & je la sers de cœur.
 Eh bien ! elle m'évite & se tait.

LAFLEUR.

Quel malheur !

NÉRINE.

Il est désespérant... je suis d'une colère !...
 Songe à m'épouser vite, afin de me distraire.

LAFLEUR, *se levant avec précipitation, & regar-*
dant de tous côtés.

T'épouser ! bouche close ; au moins baïlle le ton :
 Mon Maître est inflexible & n'entend pas raison
 Sur cet article-là.

NÉRINE.

Ni moi non plus, j'espère.

LAFLEUR, *d'un ton important.*

Il faut, pour le servir, être Célibataire,
 C'est l'ordre ; & moi, sur-tout, comme premier Valet,
 Je dois m'assujettir à l'état qui lui plaît.

NÉRINE.

Il me déplaît à moi.

LAFLEUR.

Vraiment, c'est que tu m'aimes.

NÉRINE.

Je ris de voir Lafleur adopter des systèmes :
 Rien n'est aussi bousfon.

LAFLEUR.

Aussi prudent : enfin ;
 Aujourd'hui marié, je suis chassé demain.

*Le Célibataire ,*NÉRINE , *avec impatience.*

L'une observe en ces lieux un silence tenace ;
L'autre y défend l'hymen.... Que veulent-ils qu'on
fasse ?

LAFLEUR , *se rapprochant.*

Je te le dirois bien.

NÉRINE , *se rapprochant.*

Et je n'entendrais pas...

LAFLEUR.

Quoi ?

NÉRINE.

L'amour conjugal a pour moi des appas.
Ou le Notaire , ou rien.

LAFLEUR.

Ou rien. Voilà le diable.

(à Nérine qui s'en va.)

Où vas-tu donc ?

NÉRINE.

Chercher un Amant plus traicable ,
Qui n'ait pas comme toi le goût de voyager ,
Et qui , jusqu'à l'hymen veuille bien déroger.

LAFLEUR.

J'ai le ton de mon siècle... entre nous , sauf le blâme ;
Je pense en esprit fort , toi tu parles en femme.

NÉRINE.

D'accord.

LAFLEUR.

Ecoute-moi.

NÉRINE.

Non , pas un mot.

LAFLEUR , *courant après elle.**Je vais*

Déjeuner avant tout , &... nous verrons après.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE, à Julie, qui ne la regarde point.

NE me voyez - vous point ? Ne suis - je rien au monde ?

Interrogez-moi donc pour que je vous réponde.

JULIE.

T'interroger ! Sur quoi ?

NÉRINE.

Parfaitement trouvé !

Comment ! Sur quoi ? Sur tout... Terville est arrivé.

JULIE, froidement.

On l'attendoit.... eh bien ?

NÉRINE.

Eh bien, Mademoiselle...

C'est qu'on est à l'affût de la moindre nouvelle.

Il amène Lafleur... riez donc une fois.

JULIE.

Nérine, l'as-tu vu ?

NERINE.

Mais vraiment, je le crois.

J'ai vu Lafleur aussi.

JULIE.

Nouvelle fort inutile.

NÉRINE.

Plus que vous ne pensez.

JULIE.

La santé de Terville ?...

Le Célibataire ,
NÉRINE.

Est très-bonne.

JULIE, *toujours sérieusement & d'un ton froid.*

Tant mieux.

NÉRINE.

Un peu las.

JULIE.

Il court tant !

NÉRINE.

Eh ! oui : que voulez-vous ? Il s'amuse d'autant.
Chacun a son plaisir & son goût dans la vie :
Terville est enchanté quand son cercle varie ;
De nos jeunes oisifs il est le plus errant :
Mais cela , comme à moi , vous est indifférent ;
Nous n'y prenons pas garde. Il court , grand bien lui
fasse !

Je ferois comme lui si j'étois à sa place ;
On est libre &... l'on va... bon , je vous parle en vain ,
Vous ne m'écoutez pas ; maudit soit le destin !
Vous voyez à quel point va pour vous ma tendresse ;
Et je ne sais jamais ce qui vous intéresse.
Oui : je sèche sur pied... des soupirs !... & puis , rien.
Quelques mots échappés vous soulageroient bien ,
Un seul... pour essayer.

JULIE.

Nérine , êtes-vous folle ?

NÉRINE.

Oh ! je le demande... ce ton froid me désole.

JULIE.

Jamais , quoi qu'il arrive , il ne faut s'oublier :
Je n'ai rien à vous dire , & rien à confier.

NÉRINE.

Jesflement. Quel travers ! triste , jeune & jolie...
Pourtant cela promet.

JULIE.

Finissons , je vous prie.

NÉRINE.

Allons , me voilà bien. Vous parlerez , sinon
Je n'y tiens plus , je pars & fors de la maison.

(Elle sort.)

SCENE II.

TERVILLE, *en habit de campagne très-élégant*,
MONTBRISSEON, JULIE.

MONTBRISSEON, à Julie.

LE voilà de retour.

TERVILLE.

Et très-content de l'être.

Je chéris cet asyle...

MONTBRISSEON.

Il est calme & champêtre.

L'air naturel y regne, & cet air-là m'est bon.

Cette fois votre absence a plus duré.

TERVILLE.

Mais non.

JULIE.

Trois semaines.

TERVILLE.

Au plus.

MONTBRISSEON.

Ah ! j'en crois mieux Julie ;

Elle compte les jours : ma Pupille s'ennuie !

JULIE.

Avec vous !... moi ! jamais.

TERVILLE, à Montbrisseon.

D'un reproche flatteur

Je connois tout le prix ; rien n'échappe à mon cœur ;
(regardant Julie.)

Oh ! pendant mon séjour, je prétends la distraire.

(bas à Montbrisseon.)

J'ai de très-grands projets !... Verfeuil a-t-il seu plaisir ?
(haut.)

Bals sur bals !...

MONTBRISSEON, *vient & regardant Julie.*

Bon !

JULIE.

Pourquoi tous ces plaisirs bruyans ?

TERVILLE, *ne la quittant pas des yeux.*
 En effet, rire, aller, danser à dix-huit ans,
(à Montbrisson.)

Rien n'est moins naturel... comme elle est raisonnable !
 Sa rêverie est douce, & la rend plus aimable.
 J'aime à la retrouver.

MONTBRISSON.

Et vous partez toujours !

Où diable a-t-il été ?

TERVILLE.

Mais j'ai passé trois jours
 Chez Eglé, deux plus loin ; le reste chez Mélite,
 Femme très-agréable, & que par-tout on cite ;
 On est très-bien chez elle ; on y vit librement,
 Comme l'on veut.

MONTBRISSON, *avec ironie.*

Aussi vous y voit-on souvent !

JULIE.

Cette Mélite est jeune ?

TERVILLE.

Assez.

JULIE.

Elle est jolie.

TERVILLE.

Oui, mais bien moins que vous.

JULIE.

Point de plaisanterie !

TERVILLE.

Je ne plaisante point.

JULIE.

On vous a donc gardé

Pendant tout ce temps-là ?

TERVILLE.

Malgré moi j'ai cédé.

MONTBRISSON.

Prêt à recommencer demain... Ciel ! quelle vie !

JULIE.

JULIE.

Monsieur a bien raison.

MONTBRISSON.

Oh ! c'est une manie :

Car enfin, dites-moi, puisque je vous tiens là,
Qu'est-ce que vous trouvez de plaisant à cela ?

TERVILLE.

Que voulez-vous ? j'ai tort : peut-être je m'abuse.

(avec une sorte de mélancolie.)

Je me distrains, au moins... trop heureux qui s'amuse !

MONTBRISSON.

Heureux qui sent le prix de la simplicité,

De la paix domestique & de la vérité !

Voilà les seuls plaisirs, tout le reste est folie.

Mais je veux vous parler. Laisse-nous, ma Julie.

Sur-tout, ne sois plus triste, & crois que ton bonheur
Est le vœu le plus doux, le plus cher à mon cœur.*(Elle sort.)*

SCENE III.

MONTBRISSON, TERVILLE.

Q TERVILLE, *la suivant des yeux.*Que j'aime ce maintien, cette grace touchante !
Je la trouve embellie, & sa candeur m'enchanté.

MONTBRISSON.

Eh bien ! pour te fixer, que te faut-il de plus ?

Tu vantes les appas, tu crois à ses vertus,

Et souldraies qu'un autre en soit dépositaire !

Obéis à ton cœur, cede au mien qui t'éclaire.

Ma fortune est sa dot.

TERVILLE.

A quoi bon insister

Sur ce que je ne puis ni ne veux accepter ?

MONTBRISSON.

C'est ce dont je me plains, & c'est ce qui m'arrête,

Car mon premier dessein roule encor dans ma tête ;

D

Ton hymen...

TERVILLE.

Ah ! de grace , oubliez ce projet.

Pour vous en détourner , n'ai-je point assez fait ?
Quand j'établis Julie & m'empresse pour elle,
Je dois être à l'abri d'une instance nouvelle.

MONTBRISSE.

Mais tu l'aimes , dis-tu ?

TERVILLE.

Comment faire autrement ?

Sans doute , elle m'est chère.

MONTBRISSE, *avec impatience.*

Esprit inconséquent !

Je n'entends rien encor au motif qui te guide ;
Tout dans elle te charme... un travers te décide !
Consulte le bon sens.

TERVILLE.

Eh ! lui seul est ma loi.

MONTBRISSE.

Il te dit , n'est-ce pas , qu'il faut vivre pour soi ,
Ce qu'on nomme penchant , l'appeller tyrannie ,
Eluder le tribut qu'on doit à la Patrie ;
Et qu'un sage , un grand homme , un philosophe enfin ,
Deviens un être à part qui n'a plus rien d'humain ?

TERVILLE.

Il me dit d'être heureux , ou de chercher à l'être ;
En garde contre moi , de m'en rendre le maître ;
D'être libre sur-tout , de craindre & d'éviter
Un fardeau que l'on prend pour ne le plus quitter.
J'ai calculé les maux , pesé les avantages :
Rêver sur le bonheur est l'étude des sages ;
Ce fut aussi la mienne... Oui, Monsieur, vous riez !
Mais je le prouverois si vous y consentiez.
N'attaquez pas mon cœur , il est né très-sensible ;
Il est armé peut-être , & non pas inflexible.
Ah ! j'étois confiant : mes premières ardeurs
Me laissoient le bandeau des aimables erreurs.
Fait pour croire à l'amour , pour sentir son ivresse ,
Je voulois un lien qui fixât ma jeunesse ;

Mais j'éprouvai bientôt, & sous à mes dépens,
 Que le ton de nos mœurs éteint nos sentimens.
 On se charge en courant d'une chaîne légère ;
 L'enchantement d'aimer cède à l'orgueil de plaire ;
 On est sans passions où dominant les goûts,
 Et l'on se sent bleßer dans les nœuds les plus doux :
 Cecoup d'œil, j'en conviens, m'a rendu moins crédule ;
 Je m'épargne un chagrin, j'évite un ridicule ;
 Je les ai craints tous deux, & dans mon juste effroi,
 Je me suis bien promis de dépendre de moi :
 La prudence a vaincu.

MONTBRISSON.

Quelle bizarrerie !

De ta fausse raison, que ton cœur se défie.
 Lorsque de la nature on combat l'ascendant,
 Terville, on est barbare, & l'on n'est pas prudent.
 Les femmes... entre nous, quelle idée as-tu d'elles ?
 Sans doute tu n'y vois, dans tes vœux infidèles,
 Que de foibles jouets que l'on feint d'adorer,
 Et que, sans nuls remords, on peut déshonorer ?

TERVILLE.

Ah Dieu ! que dites-vous ? que c'est mal me connoître !
 Nul autre plus que moi ne les aime peut-être.
 J'appréciai toujours leur commerce enchanteur,
 Délices de l'esprit & le besoin du cœur.
 L'Amant piqué s'en plaint, les sot les calomnie.
 Pour moi, je leur devrai le charme de ma vie.
 Mais pourquoi sous le joug languir emprisonné ?
 Pour être délicat, faut-il être enchaîné ?
 Un encens libre & pur est bien plus fait pour elles.
 Quel qu'il soit, l'esclavage a des suites cruelles ;
 Il amène les torts, les langueurs, les dégoûts.
 Pour devenir tyran, il suffit d'être époux.
 Mille exemples fameux ont trop su nous l'apprendre.
 L'homme, armé du pouvoir, néglige d'être tendre :
 Impérieux & froid, même au sein des desirs,
 En acquérant des droits, il perd tous ses plaisirs.

MONTBRISSON.

Illusion d'un cœur qui s'abuse lui-même !

Ah ! c'est un sentiment beaucoup plus qu'un système.
 Je ris d'un être vain , inquiet , foudieux ,
 Qui se charge au hazard d'en rendre un autre heureux.
 C'est bien allez , hélas ! pour nos forces bornées ,
 D'avoir à soutenir nos propres destinées.
 Oui , l'on est peu sensé , lorsqu'aux pieds des Autels
 On va courber son front sous des nœuds éternels ,
 Et du moment qui naît à peine étant le maître ,
 On ne peut garantir le moment qui doit naître ;
(voyant que son oncle désapprouve.)

C'est une opinion , c'est la mienne : après tout ,
 L'aurait seul nous décide , & chacun suit son goût :
 Sauf l'égard que je dois à ces nœuds qu'on renomme ,
 On peut , sans être époux , être fort honnête homme.
 Mon cher oncle , d'ailleurs , pourquoi vous plaindre
 ainsi ?

Contre ce chaste hymen j'ai beau m'être endurci ,
 Je le vois quelquefois sans qu'il me scandalise.
 Le Comte , par exemple , est un choix que je prise ;
 Fait pour votre Pupille : eh bien ! moi je consens
 Qu'ils s'embarquent tous deux sur la foi des sermens :
 Ce bonheur , contre qui mon ame est révoltée ,
 Est , je le vois , le seul qui soit à leur portée.
 Verseuil est justement l'homme qu'il nous falloit ;
 Verseuil , aux qualités joint la grace qui plaît...
 Mais , cet hymen conclu , j'en puis empêcher mille ,
 Et c'est au moins , Monsieur , un moyen d'être utile.

MONTBRISSE.

Puisque ton cœur s'oppose à mon plus cher espoir ,
 Et qu'enfin tu le veux , il faut bien le vouloir.

TERVILLE.

Mon Oncle , faites plus : contentez mon envie :
 N'en assurez pas moins votre bien à Julie ;
 Ce sera m'enrichir que de lui tout donner.

MONTBRISSE.

Comment ?

TERVILLE.

Ce cœur si froid voudroit la couronner.

Comédie.

29

MONTBRISSE.

De l'héroïsme, allons... mais Verfeuil doit dépendre...

TERVILLE.

Son oncle à vos desirs ne pourra que se rendre.

MONTBRISSE.

Quel est-il ?

TERVILLE.

Saingérans.

MONTBRISSE.

Quoi ! ce fou suranné ;

Vieux garçon bien oisif, qu'on croit bien fortuné,

Dameret semillant dans un corps tout débile,

Qui promène à grands frais son asthme par la ville,

Et chez qui, malgré l'âge appesanti sur lui,

Rien n'est encor profond que le vice & l'ennui.

TERVILLE.

Lui-même.

MONTBRISSE.

Il nous arrive ; il vient de me l'écrire :

On a besoin de lui ; qu'il vienne.

TERVILLE.

On peut en rire ;

Il vous amusera.

MONTBRISSE.

Non pas, assurément.

Mais je me munirai de son consentement.

TERVILLE.

Il ignore donc tout ?

MONTBRISSE.

Oui ; du moins je le pense.

Sa lettre dit qu'il veut renouer connoissance.

TERVILLE.

Où peut être Verfeuil ? ceci va le charmer,

Connoissant mieux Julie... ah ! comme il doit l'aimer !

MONTBRISSE.

Je l'ai laissé tantôt seul avec la Marquise.

TERVILLE, gaiement & légèrement.

Comment seul avec elle ! & Julie autorise...

Elle est donc de retour ?

Le Célibataire ,
MONTBRISSON.

Eh ! mais apparemment.

TERVILLE.

Et Verfeuil la connoît ?

MONTBRISSON.

Beaucoup.

TERVILLE.

Infiniment ,

Cela m'en a tout l'air... la Marquise l'estime ?

MONTBRISSON, *s'impatientant.*

Oui, oui.

TERVILLE.

Je vois d'ici quel intérêt l'anime.

(à part.)

Il ne perd pas son temps.

MONTBRISSON.

L'éloge qu'elle en fait

M'a même pour Verfeuil prévenu tout-à-fait.

J'honore cette femme on ne peut davantage :

La sagesse indulgente est son heureux partage.

TERVILLE.

Et se connoissent-ils depuis long-temps ?

MONTBRISSON.

Ma foi,

Je n'en sçais rien du tout : tu te moques de moi

Avec tes questions.

TERVILLE.

C'est que j'avois envie...

MONTBRISSON.

Je vais chercher Verfeuil, & parler à Julie.

TERVILLE.

Vous m'enverrez le Comte ?

MONTBRISSON.

Oui, vraiment ; il le faut :

Il est essentiel qu'il s'explique au plutôt.

(avec ironie.)

Votre exemple déjà l'aura gagné peut-être ;

On fait bien des progrès avec un si bon maître.

TERVILLE, *très-sérieusement.*

Je vous réponds que non : je le déciderai...

Comédie.

31

Et je vous garantis que je le marierai ;
J'ai mes raisons.

MONTBRISSON.

Adieu.

SCENE IV.

TERVILLE, *seul.*

Bon ! à ce qu'il me semble ;
La Marquise & Verseuil sont assez bien ensemble.
Le moyen de souffrir un tort aussi marqué !
Je ne suis point jaloux, mais je suis très-piqué.
Ah ! Monsieur de Verseuil, vous allez un peu vite ;
De vos pouvoirs ici vous passez la limite.
Calmez-vous, s'il vous plaît, réprimez cette ardeur...
Et laissez-moi du moins de quoi tromper mon cœur.
Même alors qu'il s'immole, & qu'il la sacrifie,
Je ne sçais quel attrait me ramène à Julie ;
Je dois m'en défier, renfermer mon secret,
Et me réfugier aux pieds d'un autre objet ;
Refroidi par l'hymen, je me verrois moi-même...
(du ton le plus sensible.)
Comment peut-on risquer d'épouser ce qu'on aime !
Si la Marquise veut, elle va me sauver ;
Et d'un attachement un goût peut préserver.
Mais, quoi !... si je déplaïs, si mon espoir l'offense...
Je m'en consolerais par mon indépendance.

SCENE V.

VERSEUIL, TERVILLE.

AH ! Terville, bonjour.

TERVILLE, *froidement.*

Ah ! Monsieur, vous voilà.

VERSEUIL.

Que veut dire, mon cher, le ton que tu prends-là?

TERVILLE.

Je voulois vous parler.

VERSEUIL.

Eh bien, parle.

TERVILLE.

Julie

Est jeune, intéressante.

VERSEUIL.

Eh ! qu'est-ce qui le nie ?

J'en conviens volontiers.

TERVILLE, *d'un ton passionné.*

Julie a de ces traits ;

Qui, dès qu'on les a vus, ne s'effacent jamais :

On veut les retrouver dans ceux que l'on adore ;

On croit n'y plus songer, & l'on y rêve encore :

C'est un... je ne sçais quoi, plus doux que les appas ;

Et le cœur qui le sent, ne le définit pas.

VERSEUIL.

Comment donc ! ce portrait, plein de délicatesse ;

Est digne d'un Amant, & ressemble à l'ivresse !

TERVILLE.

L'amitié peint souvent aussi-bien que l'amour ;

VERSEUIL.

Tu m'étonnes au moins !

TERVILLE.

Au but.

VERSEUIL.

Oui, sans détour.

TERVILLE.

Julie a tout, beauté, grace... une ame si pure !

Emparez-vous d'un bien qu'un ami vous assure.

Ou, vous ne sçavez pas ce qu'ici vous perdez...

Ou, vous manquez, Monsieur, à tous les procédés...

VERSEUIL.

Eh ! bon Dieu ! quels grands mots !

TERVILLE.

Non, non, ce sont des choses.

VERSEUIL.

VERSEUIL:

Ecoutes : ce trésor qu'ici tu me proposes,
Ce bien que d'accepter tu me fais une loi,
Que ne t'en saisis-tu ?

TERVILLE, *furieux.*

Que dites-vous ! Qui ? moi !

Il le faut avouer... La tyrannie est forte.

VERSEUIL, *gaiement.*

Faut-il que pour cela ton amitié s'emporte ?

TERVILLE, *toujours avec vivacité.*

Je n'aime point Julie... & vous pouvez le voir :
Mais quand je l'aimerois , je voudrois la pourvoir ;
Je voudrois...

VERSEUIL.

Calme-toi.

TERVILLE.

Me parler mariage !

D'honneur, vous êtes fou.

VERSEUIL.

D'honneur, tu n'es pas sage !

Croyois-je t'offenser ? & puis, en vérité,
Je vois à cet hymen quelque difficulté.

TERVILLE.

Nulle. Votre Oncle vient.

VERSEUIL.

Je le sçais.

TERVILLE.

Quelle encore ?

VERSEUIL.

D'abord c'est qu'on me hait.

TERVILLE.

Eh ! point, on vous adore.

VERSEUIL.

Le contraire est visible, & j'en suis très-certain.

TERVILLE.

Voilà bien les Amans !... des ombrages sans fin !
Mais, pour croire à cela, quel motif est le vôtre ?
Là... pourquoi vous haïr ?

E

VERSEUIL.

Pour en aimer un autre.

TERVILLE.

Un autre ! & qui ?

VERSEUIL, *en observant Terville.*

Ma foi, je ne te dirai pas ;

Mais je m'éclaircirai ; je veux...

TERVILLE.

Bel embarras !

T'es-tu persuadé dans le fond de ton ame

Qu'on doit avec délire être aimé de sa femme ?

Ce seroit un peu loin pousser l'illusion.

L'hymen est, tu le sçais, un Dieu plein de raison,

Et l'amour même est sage à l'aspect d'un Notaire.

(plus sérieusement.)

Mais tu ne dis pas tout : allons, treve au mystère,

Convien's-en ; la Marquise a paru dans ces lieux,

Et seule a tout brouillé : parle vrai, je le veux,

J'ai droit de l'exiger... tu l'aimes, je parie !

VERSEUIL.

Parbleu ! tu gagnerois, &...

TERVILLE.

Point de raillerie ?

Il s'agit d'amitié, je pense ; sans cela

Je serois très-choqué de ce procédé là.

Julie en ce séjour est ton unique affaire ;

Je fais pour vous unir tout ce qu'on m'y voit faire ;

Voilà ta mission & mon arrangement :

Tu n'y peux de ce but t'écarter un moment ;

Et, s'il faut m'expliquer avec pleine franchise,

Tu dois, presque pour rien, y compter la Marquise.

VERSEUIL, *riant.*

Comment ? presque pour rien !

TERVILLE.

Oui.

VERSEUIL.

Demande un peu moins.

TERVILLE.

C'est me contrarier que lui rendre des soins :

Puisqu'il faut dire tout, j'ai des projets sur elle :
De l'objet que je cherche elle est le vrai modèle :
Elle a de la gaieté, des mœurs, le meilleur ton.
Elle pense, elle est veuve, & moi, je suis garçon :
Tout convient.

VERSEUIL.

Grand-merci de cette confidence.

TERVILLE.

Mon cœur, à tous égards, t'a dû la préférence.

VERSEUIL.

Eh ! mais, avances-tu ?

TERVILLE.

Mais... j'augure assez bien.

J'ai déjà même écrit.

VERSEUIL, *avec une sorte d'inquiétude.*

Et pour réponse.

TERVILLE.

Rien.

VERSEUIL.

Progrès encourageant !

TERVILLE.

Je saurai la réduire.

Par cent nouveaux secrets je prétens la séduire ;

J'en inventerai tant, qu'elle n'y tiendra pas ;

Je te dirai ma marche, & tu m'applaudiras.

VERSEUIL.

Peut-être.

TERVILLE.

Il faudra bien : oui, malgré ton peut-être ;

Apprends qu'on est aimé lorsqu'on s'obstine à l'être.

Mais sois discret, afin que mon bonheur soit pur.

VERSEUIL.

Tu ne pouvois choisir un confident plus sûr.

TERVILLE.

Il est essentiel, tu vois, de nous entendre ;

Aux vœux de l'amitié j'ai le droit de prétendre ;

Tu dois me servir même, au lieu de me croiser ;

Fais que l'on m'aime, & moi, je te fais épouser.

Par des soins mutuels, tenons avec adresse,

Toi , ta femme , de moi ; moi , de toi , ma maîtresse.
Vraiment , tu dois m'aider.

VERSEUIL.

Modere ce transport.

TERVILLE.

Tu t'en trouveras bien , mettons-y de l'accord.
Dis , me le promets-tu ?

VERSEUIL , *riant*.

Mais , non ; en conscience.

TERVILLE.

Tu ris ?

VERSEUIL , *riant plus fort*.

Ce que tu dis est plein d'extravagance.

TERVILLE.

Voilà de nos amis !

VERSEUIL , *riant toujours plus fort*.

Tes discours sont si fous !

TERVILLE.

Vous faites tout pour eux , ils ne font rien pour vous.
Mais la Marquise approche ; & je vais , sans mystere ,
Lui déclarer un feu que je ne puis plus taire.

VERSEUIL.

Devant moi ?

TERVILLE.

Pourquoi non ?

VERSEUIL.

Cela seroit plaisant.

Et..

TERVILLE.

Monsieur aujourd'hui trouve tout amusant.

VERSEUIL.

Oui.



SCENE VI.

LES MÊMES, Mad. DE VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL.
Les propos sont gais.

VERSEUIL.

Plus qu'on ne peut le croire :

Terville me contoit la plus plaisante histoire.

TERVILLE, *un peu embarrassé.*

Madame, pardonnez, si mon empressement...

(à Versueil qui rit.) (à Madame de Versueil.)

Paix donc... j'allois monter dans votre appartement ;

J'ai rencontré Versueil.

Mad. DE VERSEUIL.

Point de cérémonie.

O Ciel ! des complimens auriez-vous la manie ?

TERVILLE.

Non ; mais, il est des soins... il m'a seul arrêté ;

Il est sur un article à tel point entêté !...

(poussant Versueil.)

Va-t-en donc.

Mad. DE VERSEUIL.

Hem ? comment ? qu'est-ce que vous lui dites ?

TERVILLE, *le poussant plus fort.*

Oh ! c'est qu'aux environs il doit quelques visites ;

Je le pressois d'aller.

VERSEUIL.

J'y vais ; il le faut bien :

Je ne veux point troubler un si doux entretien.

SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

TERVILLE.

Allez-vous me gronder ? êtes vous courroucée
 Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi ? pour une lettre, il est vrai peu sensée,

Mais qui m'a réjouie : en vérité , Monsieur ;
 Tout cela n'est point fait pour donner de l'humeur.
 Votre démarche est folle , & pourtant naturelle.
 J'en ai ri ; voilà tout.

TERVILLE.

Voilà ce qu'on appelle
 Un sang froid admirable !

Mad. DE VERSEUIL.

Il en faut quelquefois.
 Vous avez vos écarts ; & nous avons nos loix.
 Vous avez cru , sans doute , & je vous le pardonne ;
 (*avec beaucoup d'ironie.*)
 Qu'à distraire un moment je pouvois être bonne ;
 Que je préférerois des liens plus aisés
 A ces nœuds solennels qui nous sont imposés.
 Vous vous êtes conduit en vrai Célibataire ,
 Fort bien ! il faut en tout garder son caractère.
 Mais j'ai le cœur , l'esprit , la tête mal rangés ;
 Et je vous ennuierois avec mes préjugés.
 Je tiens aux vieilles mœurs , aux décences antiques.
 C'est ma façon de voir ; elle est des plus gothiques :
 Je me déclare au moins , & ne me masque pas.
 Le mariage même eut pour moi des appas ,
 J'en aimai les devoirs , les égards volontaires ,
 Je suis un composé de petites misères
 Qui ne vous iroient pas , dont vous seriez honteux ,
 Et l'amour nous rendroit infortunés tous deux.

TERVILLE.

Eh quoi ! l'Hymen en vous trouve une apologiste !
 Vous aimeriez ce joug & ce contrat si triste ,
 Qui condamne à s'aimer ceux qui s'aiment le moins ,
 Assujettit deux cœurs que l'attrait n'a pas joints ,
 Gêne & lasse bientôt la femme la plus forte ,
 Fait deux dupes toujours , & souvent au despote !
 Ainsi , vous serez donc (disons-le... sans détour ,)
 Epouse sans bonheur , ou veuve sans amour !

Mad. DE VERSEUIL *très-gaiement.*

Justement , sans amour ; moi , c'est ma fantaisie ,
 Et je m'en trouve bien...

Comédie.

39

TERVILLE.

Fausse philosophie !

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi que vous en diliez , j'en ai de temps en temps...
Pour mes opinions , non pour mes sentimens.
J'aime assez votre esprit , & même plus qu'un autre ;
Mais ne me parlez pas d'un cœur tel que le vôtre.
Je m'en défierois trop.

TERVILLE.

Eh , pourquoi , s'il vous plaît ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoiqu'il soit très-solide , il a l'air trop distrait.
A force de raison vous n'êtes pas trop sage :
Guidé par le caprice , emporté par l'usage ,
L'amant qui vous ressemble est toujours très-léger ,
Ou , s'il devient profond , c'est dans l'art de changer ;
Il trompe par état , cède à la plus nouvelle ,
Est séduisant , parjure , & gaiement infidèle.

TERVILLE.

Ah ! peignez-moi , de grace , avec d'autres couleurs :
Ce ne sont là mes vœux , mes penchans , ni mes mœurs.
Malheur à qui ne voit dans l'état le plus sage ,
Que le droit de céder à son humeur volage !
L'amant qui me ressemble , heureux de s'enflammer ,
Veut aimer librement afin de mieux aimer :
De s'engager ailleurs il est toujours le maître ,
Mais son cœur est constant pour le plaisir de l'être.
Des gens dont vous parlez , si j'avois les défauts ;
Si j'étois indiscret , léger , cruel ou faux ,
Prétendrois-je à vous plaire ? en aurois-je eu l'envie ?
Lorsque vous m'accusez , mon choix me justifie.
Quant à l'extérieur , convenez cependant ,
Qu'on peut être à la fois & sensible & galant.
Vous ne m'approuvez pas ! eh quoi ! feroit-ce un crime ;
De venger les attraits d'un nœud qui les opprime
D'offrir au juste orgueil d'un sexe idolâtré ,
Ce culte si flatteur des maris ignoré ,
Entre mille beautés de n'en exclure aucune ,
Et , toutes les aimant , de n'en préférer qu'une ,

De cacher... jusqu'au choix qui peut énorgueillir,
Et d'enchaîner l'amour sous les loix du plaisir?

Mad. DE VERSEUIL.

Ce langage est joli; le croyez-vous bien tendre?

TERVILLE.

A ce reproche là je n'ai point dû m'attendre.

Mad. DE VERSEUIL, *observant Terville*:

Vous êtes, dites-vous, épris de mes appas;

Et moi, je vous prévien's que vous ne m'aimez pas.

TERVILLE.

Qui, moi? lorsqu'un aveu...

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en suis pas la dupe.

J'ai cru même entrevoir qu'une autre vous occupe.

Si vous vous déguisez vos véritables feux!...

Souvent on est frippon, de peur d'être amoureux!

Là, consultez-vous bien.

TERVILLE, *à part*.

Que veut-elle me dire?

(*haut.*)

C'est un prétexte vain que je pourrais détruire.

Ah! je vois ce que c'est: Verseuil apparemment

Vous aura conseillé ce cruel enjouement:

Au reste, il faudra bien que votre cœur l'oublie;

Car vous sçavez, je crois, qu'enfin je le marie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh! c'est à faire à vous.

TERVILLE.

J'y compte, &, dans ce cas,

Vous voyez clairement qu'il ne vous convient pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous continuez, comme lui, je vais rire.

TERVILLE.

De lui je le veux bien.

Mad. DE VERSEUIL.

Adieu. Je me retire.

TERVILLE.

Ah! de grace, un moment... s'il faut être jaloux;

J'en suis capable, au moins, très-capable.

Mad. DE VERSEUIL.

Comédie.
Mad. DE VERSEUIL.

41

Qui ? vous !

Vous le dites d'un ton persuasif.
TERVILLE.

Madame,
Ne m'en défiez pas, je connois bien mon ame :
Si je n'ai pas de quoi faire un mari charmant,
J'aurai, quand je voudrai, les défauts d'un amant.

Mad. DE VERSEUIL.
On entre ; c'est votre Oncle.

TERVILLE.
Ah ! du moins, je vous prie ;
Ne l'instruisez de rien.

Mad. DE VERSEUIL.
Allons ! quelle folie !
Moi, j'ai presque oublié ce que vous m'avez dit.

TERVILLE.
Quoi ! ... ma foi, je m'y perds, la gaieté m'étourdit :
(Il rencontre son Oncle , qui lui fait un accueil
très-froid , & il sort.)

SCENE VIII.

MONTBRISSE, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSE.
Aidez-moi de vos soins ; je viens de voir Julie,
Madame, & sur Verseuil quand je l'ai pressentie,
Elle a marqué soudain la plus vive douleur.
Quelque chose l'agite & tourmente son cœur.
J'ai voulu la presser, connoître ses alarmes,
Ses yeux, en se baissant, se sont mouillés de larmes ;
Elle évitoit les miens, & n'osoit me parler.
Ce silence pénible est fait pour me troubler.
Madame, elle vous aime, & sur-tout vous écoute ;
Vous sçauvez arracher l'avén que je redoute.
Je veux qu'elle s'explique, efforcez-vous.

Mad. DE VERSEUIL.

J'y cours ;
F

Le cœur le plus caché ne se tait pas toujours.
 Dans chaque occasion, fiez-vous à mon zèle ;
 Il est égal, Monsieur, & pour vous, & pour elle.
 MONTBRISSE.

Combien je vous devrai ! Je ne peux voir souffrir
 Cette ame intéressante, & qui craint de s'ouvrir.
 La raison est toujours imposante à mon âge.
 L'amitié sous vos traits obtiendra davantage.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

C NÉRINE, *entrant après Julie.*
 Elle que vous aimez à l'instant vous cherchoit.
 Vous ériez, m'a-t-on dit, dans le petit bosquet,
 Seule à vous affliger : ma foi, Mademoiselle,
 Quand on a tout pour soi, que l'on est fraîche & belle,
 S'attrister est bien fou.

JULIE.

Je pense comme toi.

NÉRINE.

Mais vous avez pleuré ?

JULIE, *essuyant ses yeux.*

Quel conte !

NÉRINE.

Je le voi.

JULIE.

Tu vois toujours fort mal.

NÉRINE.

(*haut.*)

Fort bien ; j'en suis très-sûre.
 Ce n'est plus le dépit, c'est le cœur qui murmure.

Je voudrois avoir part du moins à vos chagrins.

JULIE.

Nérine...

NÉRINE.

Tous vos jours devoient être sereins ;
Marqués par cent plaisirs , embellis par vos charmes.
Qui peut dans ce séjour vous arracher des larmes ?

(à part.)

Ah ! que je hais l'ingrat qui cause son souci !

(haut.)

Si vous ne m'instruisez , je vais pleurer aussi.

JULIE.

Eh ! de quoi ?

NÉRINE.

Mais.. de rien. La douleur est permise ;
Le motif vient toujours... J'abhorre la Marquise ,
Elle me souffle tout ; le plaisir de parler ,
D'entendre , de répondre , & de vous consoler.
Ne la voilà-t-il pas ?

SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL, LES MÊMES.

JULIE, à Nérine.

Laissez-nous.
NÉRINE.

Sans reproche,
On me chasse toujours dès que Madame approche.

SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, JULIE.

Mad. DE VERSEUIL.
EH quoi ! toujours rêveuse ! à la fleur de vos ans ,
Au sein de vos amis !

JULIE.

Je ris de temps en temps.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce rire-là , Julie , est étranger à l'ame.
La vôtre souffre.

JULIE.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en crois rien.

JULIE.

Madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Je prétends & je dois respecter vos secrets ;
Mais les déguisemens pour vous ne sont pas faits ;
Et vous vous trahiriez , en voulant vous contraindre ;
Soulagez votre cœur , vous n'avez rien à craindre ;
Vergueux , délicat , & du mien appuyé ,
N'oseroit il paroître aux yeux de l'amitié ?

JULIE.

Ah ! si vous me louez , je n'oserais rien dire.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce seul mot là dit tout , & suffit pour m'instruire.

JULIE.

Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

Rassurez-vous.

JULIE.

Ciel !

Mad. DE VERSEUIL.

C'est moi maintenant

Qui vais vous confier votre secret tourment.

JULIE.

De grace...

Mad. DE VERSEUIL.

Vous aimez ; voilà tout le mystère.

JULIE , se jettant dans les bras de Mad. de Versueil.
Ouvrez-moi votre sein.

Mad. DE VERSEUIL.

Un aveu reste à faire.

Je le ferai pour vous.

JULIE.

Ah ! ne poursuivez pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi donc ? il faut bien vous tirer d'embarras.

JULIE, *très-vivement.*

N'allez point le nommer.

Mad. DE VERSEUIL.

Vraiment si ; c'est Terville...

Avouez qu'à présent vous voilà plus tranquille ?

JULIE.

Madame, puisqu'enfin vous avez deviné,
Voyez combien mon cœur doit être infortuné !
Victime d'une erreur qui le perdra lui-même,
Je ne peux sans rougir nommer celui que j'aime ;
Je ne peux espérer d'être jamais à lui,
Tout ce qui m'enchantoit, me désole aujourd'hui.
Je le vis en ces lieux dès ma plus tendre enfance,
Et trouvais par instinct du charme à sa présence.
Quelquesfois il venoit se mêler à mes jeux ;
Il sembloit pressentir jusqu'à mes moindres vœux.
Même avant de l'aimer, je cherchois à lui plaire.
Pouvois-je alors prévoir cet affreux caractère,
Qui de mes plus beaux jours corrompra la douceur ;
Et m'offre l'avenir sans l'espoir du bonheur ?
Hélas ! j'ignorois tout, & l'amour, & moi-même,
Cette douce ignorance étoit mon bien suprême.
La raison vint trop tôt me dessiller les yeux ;
Mon cœur scut qu'il aimoit, & cessa d'être heureux.
Il me fallut combattre un penchant trop aimable ;
Le premier vœu du cœur pour moi devint coupable,
Et Terville, adoré de momens en momens,
Méloit de l'amertume aux plus doux sentimens.
Combien de fois, ô Ciel ! dans les bals, dans les fêtes,
M'osa-t-il raconter ses nouvelles conquêtes !
En croyant me distraire, il venoit m'accabler ;
Il rioit... & mes pleurs étoient prêts à couler.
D'après ce libre aveu, vous connoissez ma flamme ;
Cachez-en le secret dans le fond de votre âme,

Sur-tout à Montbrillon ; qu'il n'en soupçonne rien.
C'est trop de mon tourment , sans y joindre le sien.

Mad. DE VERSEUIL.

Ordonnez... je vous plains ; mais , croyez-moi , Julie,
Ne désespérez pas des soins de votre amie.
Terville est inquiet , & flotte dans ses vœux.
Au premier jour offert il ouvrira les yeux.
S'il osoit persister , il seroit trop barbare.

JULIE.

Puisqu'il ne m'aime pas , se peut-il qu'il répare?...
C'est lui-même , c'est lui qui me cherche un époux !
Ce chagrin est pour moi le plus cruel de tous.
Il va me marier , il le veut ! quel supplice !
Et d'un si noir complot Verseuil est le complice !
Terville , ah , Dieu ! prétend qu'il m'épouse aujourd'hui ;

Il croit que je vivrai pour un autre que lui.

Ma situation est-elle assez affreuse.

Aimez-moi , guidez-moi ; je suis bien malheureuse.
Que je hais ce Verseuil !

Mad. DE VERSEUIL.

N'en dites point de mal.

JULIE.

Quoi ! de lui , qui consent à cet hymen fatal ?

Mad. DE VERSEUIL.

Écoutez : cet hymen ne peut jamais se faire.

JULIE.

Est-il vrai ?

Mad. DE VERSEUIL.

J'en réponds.

JULIE.

Et sur quelle lumière ?...

Mad. DE VERSEUIL, *en riant.*

Non ; quand tout s'uniroit pour vous le proposer ,
Jamais , jamais Verseuil ne peut vous épouser.
Je suis dans le secret.

JULIE.

Depuis cette assurance ,

Je ne le hais pas tant.

Mad. DE VERSEUIL.

Votre haine l'offense.

JULIE.

Il ne peut m'épouser !... Mais, Madame, pourquoi ?
Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'est un mystère entre Verseuil & moi.

JULIE.

Monsieur de Montbriffon sera-t-il en colère ?
Je me sacrifierois plutôt que lui déplaire ;
Je l'aime tant !

Mad. DE VERSEUIL.

Non, non : Monsieur de Montbriffon
Cédera.... comme un autre, il entendra raison.

JULIE.

Par vous seule mon cœur veut se laisser conduire.
Mais, si Verseuil s'obstine....

Mad. DE VERSEUIL, *riant*.

On saura le réduire.

JULIE.

Et Terville ? ah ! jamais....

Mad. DE VERSEUIL.

C'est ce qu'il faudra voir.

Ayez plus de courage, & sur-tout plus d'espoir !
Terville....

JULIE.

Mais, Madame, il me vient une idée
Qui trouble tout-à-coup mon ame intimidée.
Terville vous regarde & vous parle souvent :
Si...

Mad. DE VERSEUIL.

Je vous jure encor qu'il n'est pas mon amant.

JULIE.

Mais vous jurez toujours ; faut-il toujours vous croire ?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ? vous le devez ; il y va de ma gloire.
A son retour vers vous, moi, j'irois m'opposer !
Verseuil, je vous l'ai dit, ne peut vous épouser,
Et rien (c'est une énigme encor plus difficile)

Ne peut , j'en fais serment , me faire aimer Terville.

JULIE , à *Mad. de Verseuil qui rêve.*

Je ne vous conçois pas... Mais à quoi songez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci vaut qu'on y pense.

JULIE.

Ah, Madame!

Mad. DE VERSEUIL.

(à elle-même.)

Entre nous...

Un amant raisonneur est une étrange chose :

L'effet est ridicule , & ressemble à la cause.

(à Julie.)

Vous sentez-vous dans l'ame un peu de fermeté ?

JULIE.

Contre lui ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! déjà de la timidité ?

JULIE.

Madame , expliquez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut feindre , Julie ;

D'aimer... même Verseuil ; il le faut.

JULIE.

De ma vie

Je n'y consentirai. Songez donc quel tourment !...

Je ne connois point l'art de feindre un sentiment.

Mad. DE VERSEUIL.

Je me charge du crime : en un mot , je l'exige ;

Je n'ai point de pitié d'un cœur qui vous afflige.

Puis-je compter sur vous ?

JULIE.

Je ne pourrai jamais.

D'ailleurs que servira...

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le sçavez après.

JULIE.

Je crains trop.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut bien obéir à son guide.

JULIE.

Mais...

Mad. DE VERSEUIL:
Je fers votre amour.

JULIE, *en souriant.*

L'amitié me décide.

Mad. DE VERSEUIL.

Ferme ! Verseuil approche , essayez-vous toujours ;
Composez devant lui votre air & vos discours.

JULIE.

Secondez-moi du moins : un mot peut me confondre ;
Et de moi-même encor je n'ose vous répondre.

SCENE IV.

LES MÊMES, VERSEUIL ;

Mad. DE VERSEUIL, à *Verseuil.*

ENfin , à quand l'hymen ? Va-t-il encor traîner ?
Julie est à la fin toute prête à signer.

Vous devez lui trouver un maintien moins sévère ;
Plus enjoué , plus libre... on aspire à vous plaire.

VERSEUIL, *embarrassé.*

Mettez-moi donc au fait... je ne sçais pas... hé bien... ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! Monsieur , vous voilà déconcerté pour rien &
Vous n'êtes point aimé , soyez , soyez tranquille.

(*à demi-voix & sans être entendue de Julie.*)

Il ne s'agit ici que de tromper Terville ,
Et j'ai besoin de vous... il faut sonder ses vœux.

(*à Julie.*)

Allons , de la gaieté.

JULIE.

Je fais ce que je peux.

VERSEUIL.

Hé bien , dites , voyons...

G

Le Célibataire ,
Mad. DE VERSEUIL.

Terville vous marie ;
Soyez donc plein d'ardeur en parlant à Julie.
(*à part à Verseuil.*)
Voilà l'essentiel... oui, des transports, des soins.

VERSEUIL.

Ah ! j'entends... vous voulez...

Mad. DE VERSEUIL, *haut.*

Prenez-y garde au moins.

JULIE.

Mais que dites-vous donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'est encore un mystère.
Je trompe.... Il doit m'aider, & vous, nous laisser
faire.

On vient, l'air empressé... c'est Terville.

JULIE, dont Verseuil baise la main avec transport.
En effet.

Lui-même.

SCÈNE V.

LES MÊMES, TERVILLE.

TERVILLE, s'arrêtant au fond du Théâtre.

Tout s'arrange, à ce qu'il me paroît.
Julie est, ce me semble, un peu moins inhumaine.

(*haut & avec une joie contrainte.*)

Je rends grace vraiment au hazard qui m'amène :
L'instant est bien choisi : quand on doit être époux ;
Tout veut que l'on se livre à des transports si doux.

(*à Verseuil.*)

Vous l'avez donc enfin décidée ?

VERSEUIL.

Oui, Terville ;

C'est ce que tu voulois ? dis...

Comédie.

51

Mad. DE VERSEUIL.

Demande inutile.

Tant de plaisir revient à l'auteur d'un bienfait !
Comme l'on doit sourire à l'heureux qu'on a fait !

JULIE.

Monsieur doit ressentir le bonheur qu'il procure.

TERVILLE.

Ma joie est concentrée, & n'en est pas moins pure.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faudra, s'il vous plaît, ne pas vous éloigner.
On vous appellera.

TERVILLE.

Pourquoi donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

Pour signer.

TERVILLE, avec trouble.

Pour signer !... je suis prêt.

VERSEUIL.

Oui, c'est moi qui t'en prie.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous signerez, Monsieur, comme ami de Julie.

TERVILLE, à part.

Comme ami !

Mad. DE VERSEUIL, à Terville.

Convenez, vous, homme à sentiment ;

Que leur hymen vous offre un spectacle charmant.

Vous qui sçavez aimer, vous du moins qui le dites,
Vous devez...

TERVILLE, toujours avec contrainte.

Admirer des flammes si subites ?

(regardant Julie qu'il surprend dans la rêverie.)

Je les admire aussi... Julie a l'air très-gai.

JULIE, se remettant.

Oh ! je ne montre pas tout le plaisir que j'ai.

VERSEUIL.

Il y prend part.

Mad. DE VERSEUIL.

(à Verseuil.)

Monsieur, treve aux discours frivoles.

Le temps fuit , il échappe & se perd en paroles ;
Venez chez Montbrisson , & pressons un moment ,
Qu'aussi-bien que Terville , on desire ardemment.

(*Verseuil donne la main à Julie.*)

TERVILLE , l'arrêtant.

Mademoiselle , un mot.

VERSEUIL , l'emmenant.

Suis-nous pour l'en instruire.

TERVILLE , la retenant.

Non , je voudrois ici..

(*M. & Mad. de Verseuil , en s'éloignant , encouragent
Julie par des signes.*)

JULIE , revenant.

Qu'avez-vous à me dire ?

SCENE VI.

JULIE, TERVILLE.

TERVILLE , avec l'expression du simple intérêt.

Combien je suis heureux ! j'ai fait votre bonheur.
Mais pourquoi cachiez-vous le fond de votre cœur ?
Vous ne voyiez Verseuil qu'avec indifférence ,
Et cela m'affligeoit.

JULIE.

La raison , la décence ;

M'empêchoit de parler : discrète , à mes devoirs ,
Je scavois renfermer mes secrets sentimens ;
Je me suis quelquefois imposé ce supplice ;
Ce n'est point là , Monsieur , mon premier sacrifice ;
Mais enfin , à risquer l'aveu que j'avois fui ,
L'aveu de Montbrisson m'autorise aujourd'hui.

TERVILLE.

Votre ame est donc enfin satisfaite ?

JULIE.

Oh ! ravie !

C'est vous qui répandez ce charme sur ma vie :

Mais... quoi qu'enfin je doive à vos soins obligeans,
Quelle rage avez-vous de marier les gens ?
Vous croyez-vous le seul que l'hymen intimide ?

TERVILLE.

Il ne peut qu'être heureux, quand l'amour y préside.
Le Comte est jeune.

JULIE.

Après ?

TERVILLE.

Il est riche.

JULIE.

Ah ! fort bien.

Et si pour moi, Monsieur, tout cela n'étoit rien ;
Si, redoutant un cœur trop sensible & trop tendre,
Je m'étois condamnée à ne jamais dépendre,
Ne conviendrez-vous pas que vos soins indiscrets
Me livreroient alors à d'éternels regrets ?

TERVILLE.

J'aurois pu !...

JULIE.

(à part.) (haut & très-vivement.)

Qu'ai-je dit ? vous n'avez rien à craindre.

Mon bonheur est visible, & c'est trop le contraindre.
Je suis reconnoissante... eh ! ne le dois-je pas ?
J'aime mes bienfaiteurs, & je hais les ingrats.

TERVILLE.

Souvent on l'est bien moins que l'on ne paroît l'être.
Souvent... mais votre choix se fait enfin connoître,
Et le Comte... j'approuve un pareil sentiment.
Cet hymen vous convient... Oui, Verseuil est char-
mant.

JULIE.

Je n'ai garde, Monsieur, d'oser vous en dédire.

TERVILLE.

Moi, je dois le louer.

JULIE.

Moi, je dois y souscrire.

TERVILLE.

Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

JULIE.

Puisqu'il m'est destiné.

TERVILLE.

Votre cœur, je le vois, est très-déterminé.

JULIE.

*(à part.)**(haut.)*

Qu'il m'en coûte ! oui, Monsieur.

TERVILLE.

Je vous en félicite.

Verfeuil..

JULIE, *à part.*

Ciel ! cachons-lui le trouble qui m'agite.

(haut.)

Je le dois à vos soins, vous me l'avez donné,

Mon dessein pourroit-il n'être pas fortuné ?

(à part, & se détournant.)

Le cruel ! il le croit..

TERVILLE.

Eh bien, Mademoiselle,

Je vais presser moi-même une fête si belle.

(Il va pour sortir & revient.)

JULIE.

*(à part.)**(à Terville.)*

Je tremble... où suis-je ? eh bien, qui peut vous retenir ?

TERVILLE.

J'allois hâter l'instant où l'on doit vous unir,

Et de votre Tuteur dissiper les alarmes.

Cet hymen..

JULIE, avec une joie affectée.

Vous voyez qu'il a pour moi des charmes.

(avec chaleur & fermeté.)

Heureuse, mille fois, celle qui peut, Monsieur,

S'abandonner sans crainte à l'attrait de son cœur,

S'enorgueillir des vœux, du nom de ce qu'elle aime,

S'applaudir & s'aimer dans un autre soi-même,

Lui devoir son état, ses sentimens, ses mœurs,

Partager les plaisirs, consoler les malheurs ;

Dans ses yeux attendris lire sa destinée ;

Exister dans lui seul, à lui seul enchaînée ;

Chérir ces doux liens qu'on se plaît à serrer,
Et ne regretter qu'eux, au moment d'expirer !
Terville... infortuné ! qui croyez être un sage,
D'un nœud, formé pour vous, telle est pour moi
l'image.

Vous ; insultez aux soins de deux cœurs bien unis ;
Par ces soins mutuels, croyez qu'ils sont punis ;
Embrassez une erreur que je ne puis comprendre ;
Dans un monde brillant cherchez à la répandre ;
Peu jaloux du repos, amoureux des succès,
Esleurez le bonheur sans l'obtenir jamais.
Que vous importe une ame ou la votre jouisse,
Qui soupire avec vous, avec vous s'attendrissent ?...
Soyez libre, cédez à de vagues desirs ;
Mais... puisse aucun remords ne troubler vos plaisirs !
Moi, je vous devrai tout, je vous en remercie...
Que vous avez bien lu dans le cœur de Julie !

SCENE VII.

TERVILLE *seul, avec la plus grande sensibilité.*

ENfin, c'en est donc fait ; son cœur s'est engagé !...
Son cœur peut être heureux... le mien est soulagé.
J'aurois craint sa douleur autant que ma tendresse.
Mais elle aime Versenil... Oui, Versenil l'intéresse.
Quant à lui... je puis bien répondre de ses feux.
Le moyen de la voir sans en être amoureux !
Sa simplicité même est son art de séduire...
L'amour sur elle encor n'avoit eu nul empire...
Et même je doutois que son cœur sût aimer.
Je croyois... pour Versenil, elle a pu s'enflammer !
Sitôt ! oui, c'en est fait : rien ne m'est plus contraire.
Pour me tranquilliser, il falloit qu'il sût plaire...
Il plaît !... j'en suis ravi... félicitons-nous bien
De voir qu'en s'enchaînant elle aime son lien.
Son ame au repentir ne sera point ouverte,
Et son bonheur certain va m'adoucir la pette.

SCENE VIII.

TERVILLE, NÉRINE.

NÉRINE.
Ou tous les gens sont-ils ? Picard ! Germon !
 Laffeur !

TERVILLE.
 D'où vient donc cet effroi ?

NÉRINE.
 Vous le sçavez , Monsieur ;
 On trembleroit à moins ; l'alarme est assez vive.
 Un viel écervelé dans ce moment arrive ;
 Saingérans est son nom : à peine descendu ,
 Vers l'endroit où j'étois il a vite accouru.
 Je me tranquillisois ; oisive & solitaire ,
 Je goûtois le plaisir de n'avoir rien à faire.
 Le voilà qui m'observe.

TERVILLE.
 Oh ! vraiment , je le croi ;

NÉRINE.
 Sa lorgnette à la main , il rôde autour de moi :
 Je veux fuir... il me suit ; son air me déconcerte ;
 La peste ! quel vieillard , & comme il est alerte !
 Dieu ! c'est lui ! je me sauve...
(Saingérans en entrant voit fuir Nérine : il la suit des yeux , & la lorgne jusques dans la coulisse.)

SCENE IX.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS.

ON n'est point au salon :
 On a cherché par-tout Julie & Montbrisson.
 Ah !

Ah ! Terville, bonjour, cette terre est fort belle !
Mais c'est un vrai désert. Que la poste est cruelle ! ...
Je suis tout essoufflé. *(il tombe sur un siège.)*

TERVILLE, *riant.*

Je ne vous vis jamais
L'air plus délibéré, sur-tout un teint plus frais.
SAINGÉRANS.

Vous trouvez ça, il est vrai : mon asthme a lâché prise.

TERVILLE.

En effet, on voit bien qu'il n'est plus dans la crise.

SAINGÉRANS.

Non. Je n'étouffe plus que six heures par jour.

TERVILLE.

Vous devez être encor formidable en amour !

SAINGÉRANS.

Tel que vous me voyez, je vaudrois la jeunesse ;
Mais ce chien de mal-là m'ôte un peu de vitesse :
Je le mate pourtant avec un train réglé,
Du marasquin, du punch, & du vin d'Auvilé :
Je fais le liberrin, & cela vous étonne ;
Mais c'est, je vous assure, un air que je me donne ;
Car je me range enfin.

TERVILLE.

Oui !

SAINGÉRANS.

Très-décidément.

Je vais prendre un parti.

TERVILLE.

Raisnable ?

SAINGÉRANS. Et décent ;

Il faut trancher le mot je permets qu'on en rie,
Tout m'y force : je sens de la mélancolie,
Des vapeurs sombres.

TERVILLE.

Vous ! ce discours vous sied bien !

SAINGÉRANS.

D'honneur, je suis confus de ne tenir à rien.

TERVILLE.

De ne tenir à rien ! si tout échappe, on s'aime ;

H

On rit du genre humain, & l'on tient à soi-même.

SAINGÉRANS.

Oh ! l'amour-propre s'use.

TERVILLE.

Y songez-vous ?

SAINGÉRANS.

Ma foi ,

Je suis assez souvent au plus mal avec moi.

TERVILLE.

Eh ! d'où vous viennent donc ces ténébreux caprices ?

Je vous vois très-fêté.

SAINGÉRANS, *se frottant les mains.*

Par fois, dans les coulisses ,

A tira d'Amateur.

TERVILLE.

Ailleurs encor ?

SAINGÉRANS.

Mais, oui :

Je vais dormir le soir chez quelque ancien ami ,

A la société je suis toujours fidèle ;

Et, comme vous voyez , j'ai des égards pour elle.

TERVILLE.

Ne vous plaignez donc pas ; soyez gai ; tenez bon.

La vieilleffe d'un Sage , est la belle saison.

SAINGÉRANS.

Propos. Je n'y crois pas ; & vous , pas davantage.

On sent mieux la fatigue à la fin du voyage.

En vain je me dissipe & j'ai recours à l'art :

La nature se venge , & je m'en plains trop tard.

Je ne fais plus ma cour.

TERVILLE.

Ces regrets-là sont minces.

SAINGÉRANS.

On ne me voit plus guere aux soupers de nos Princes ;

Mon Docteur m'interdit la chasse avec le Roi ;

Je n'ai point de crédit , n'ayant aucun emploi.

J'ai beau parler , conter , disputer à merveille ,

Et voir le lendemain ceux que j'ai vus la veille ,

Nul retour , pas un soin. C'est dégoût sur dégoût.

L'expérience afflige, & le temps corrompt tout.
 Vous le sçavez trop tôt. Quant au train de la vie
 Que l'on sçait... vient un âge où tout cela s'oublie ;
 Et j'en enrage, au moins... car, Dieu-merci, tous deux
 Nous sommes, n'est-ce pas, tant soit peu vicieux ?
 Mais le comble des maux, c'est dans mon domestique.
 Chez moi, pas un Valet qui ne soit despotique.
 On me vole, on me pille, on me battoit, je croi,
 Sans un vieil Intendant qui se fâche pour moi.
 Ces inconvéniens ont desfilé ma vue ;
 Ma liberté me pèse, & mon bonheur me tue.
 On ne nous entend pas.

TERVILLE.

Quelle précaution !

SAINGÉRANS.

Tenez, le mariage à quelque chose est bon.
 C'est un meuble amusant qu'une femme jolie ;
 On l'obstine, elle gronde, & cela défennuie.

TERVILLE, *qui a paru rêveur & surpris
 pendant le couplet de Saingérans.*

Plaisantez-vous ?

SAINGÉRANS.

Moi ! non.

TERVILLE, *avec chaleur & assez de légèreté.*

Vous marier ? Ô Ciel !

Et qui peut vous donner un conseil si cruel ?
 Qui ! vous, du célibat le soutien & l'apôtre,
 Vous allez sous le joug vous ranger comme un autre,
 Sur le plus noble état déchaîner le brocard ?
 On bâille chez sa femme, aussi-bien qu'autre part.
 Serez-vous plus heureux d'avoir une coquette,
 Qui rira d'un Vieillard dormant à sa toilette ;
 Aura des soupers fins, d'où vous serez exclus ;
 Des amis, qui bientôt ne vous salueront plus ;
 Et, vous tenant pour mort, feront vœu dans leur ame,
 Du vivant de Monsieur, de consoler Madame ?
 Quant au pillage, eh ! mais, où vous embarquez-vous ?
 Votre nouveau projet, vous dis-je, est des plus fous.
 Le train d'une maison, les fêtes, l'étiquette,

Le jeu , que sçais-je enfin ? ... Oh ! l'épargne est com-
plète.

Le luxe est à tel point , qu'une femme à présent
Pourroit vous ruiner . . . en économisant.

SAINGÉRANS.

Soit ; j'en ferai l'essai : mais allons , je vous prie ,
Pour me distraire un peu , joindre la compagnie ;
On sera sûrement enchanté de me voir.

TERVILLE.

Peut-être.

SAINGÉRANS.

Pourquoi donc ?

TERVILLE.

Vous voyez tout en noir.

SAINGÉRANS.

J'ai , dans ce moment-ci , le projet d'être aimable.

TERVILLE , à part.

Oh ! nous sommes perdus.

SAINGÉRANS.

Un objet adorable ! . . .

TERVILLE.

Quel est donc cet objet auquel vous prétendez ?

SAINGÉRANS.

Vous sçavez le détail que vous me demandez :
C'est trop me retenir , je crains votre éloquence.

TERVILLE.

Verfeuil est dans ces lieux.

SAINGÉRANS.

Je le sçavois d'avance.

TERVILLE.

Pour une grande affaire.

SAINGÉRANS.

Oui , oui , je suis au fait ;

Il est dissimulé , mais je sçais son secret.

(hésitant sur le nom.)

Il veut se marier , tant mieux . . . c'est à Julie.

D'une certaine femme , elle est , dit-on , l'amie ;

(marquant sa joie.)

Bon incident pour moi ! c'est que . . . mais sans façon

Je vous quitte , & je vais saluer Montbrisson.

TERVILLE , *l'arrêtant.*

Hâtez sur-tout un nœud vraiment fait pour vous plaire.

Verseuil n'attendoit plus qu'un aveu nécessaire.

SAINGÉRANS , *s'en allant.*

Je l'apporte.

TERVILLE , *le suivant.*

Oui ? fort bien. Cet hymen arrêté ;

Ainsi que le repos , me rend la liberté.

Fin du troisième Acte.



ACTE I V.

SCENE PREMIERE.

MONTBRISSON , Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON.

EH bien , nous l'emportons ; & , grace à votre zele ,
Verseuil est , je le vois , assez bien avec elle :
Vite , il faut les unir.

Mad. DE VERSEUIL.

Allons , autre embarras !

A moins de me trahir , je n'en sortirai pas.

MONTBRISSON.

J'entrevois à présent d'où venoit son silence ;

C'étoit timidité , plutôt qu'indifférence.

Mad. DE VERSEUIL , *avec inquiétude.*

Je ne sais... mais , Verseuil... il auroit à son tour

A vous prier.

MONTBRISSON , *très-vivement.*

Je vais couronner son amour ,

Le donner pour modele à ces hommes volages ,

Corrupteurs déguisés sous le titre de sages ,

Qui , détachés de tout , n'ont que des vœux dissuads ,

Pensent , pensent toujours , & ne sentent jamais ;
 Egarent la beauté , sçavent , avec adresse ,
 Vers la séduction attirer sa foiblesse ;
 Se font de la tromper un honneur inhumain ;
 Et s'emparent du cœur , quand un autre a la main.
 Pardon , mon ame souffre , & j'aime à la répandre ;
 Mais je puis vous parler : la vôtre sçait m'entendre.
 Revenons à Verseuil ; qu'il soit moins agité :
 Son hymen se fera : c'est un point arrêté.
 Notre vieux fou consent , & vraiment il me semble
 Que tout ce qu'il nous faut , son neveu le rassemble ;
 Les mœurs , l'âge , l'état.

Mad. DE VERSEUIL , très-embarrassée.

Les mœurs , l'âge... oui , fort bien.

Mais Julie. . .

MONTBRISSE.

On ramène un cœur comme le sien,

Doux , honnête , empressé , Verseuil sçaura lui plaire.

Mad. DE VERSEUIL , l'interrompant.

Elle voudroit peut-être un aveu de son pere ,
 C'est ce qui la retient.

MONTBRISSE.

Calmez cette frayeur.

Tenez , je crois enfin lire au fond de son cœur ,
 Je m'en flatte du moins ; elle pense sans doute
 Qu'elle va me quitter , voilà ce qui lui coûte ;
 Mais avec un seul mot , je puis la rassurer ;
 Je vais l'unir au Comte , & non m'en séparer ;
 Ses soins depuis long-temps ont consolé ma vie ,
 Et je veux que mes yeux soient fermés par Julie.
 Ils logeront chez moi.

Mad. DE VERSEUIL.

Monsieur... si cependant...

MONTBRISSE.

Achievez...

Mad. DE VERSEUIL.

Si Julie a quelqu'autre penchant ?

MONTBRISSE.

Tranquillisez-vous donc. Qui voulez-vous qu'elle aime ?

Est-ce Terville?... eh bien?... quoi?... victime elle-même... (*après un long silence.*)

Le cœur de ma pupille est de vous mal connu ;
Pour nourrir de tels feux, elle a trop de vertu.
Je vous dirai bien plus, & la preuve est facile,
Elle est depuis six mois plus froide avec Terville,
Le cherche beaucoup moins, s'occupe moins de lui :
Ce soupçon est injuste, & sur-tout aujourd'hui.
Concevez donc ma peine en cette circonstance ;
Si ce que vous craignez avoit quelque apparence,
Je suis loin d'y songer.

Mad. DE VERSEUIL *voulant parler & se retenant.*
(*à part.*)

Laissons-lui son erreur.

Je crains, en l'éclairant, de déchirer son cœur.

MONTBRISSEAU.

On m'attend.... j'oubliois que Saingérans me presse ;
Malgré moi je diffère, & tiens mal ma promesse.
Julie en ce moment emporte tous mes vœux.
Ce n'est que son bonheur qui peut me rendre heureux.
Pérille l'ame froide, insensible & stérile,
Que n'enflamma jamais le plaisir d'être utile !

SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL, *seule.*

MA situation est étrange, vraiment !
Parler est un péril, me taire est un tourment.
Je compromets Verseuil, en rompant le silence,
Et c'est, en le gardant, Montbrisseau que j'offense ;
Ce maudit Saingérans ! il a de la raison
Pour la première fois !... elle est hors de saison.
Et, jusques à ce jour, ardent Célibataire,
Il fait cas de l'hymen, dès qu'il nous est contraire.
Terville maintenant est mon unique espoir.
Des feux qu'il dissimule, essayons le pouvoir.
Irritons son amour, piquons sa jalousie :
Il aime... qu'il épouse & qu'il cede à Julie.

SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

V Mad. DE VERSEUIL.
ous paroissez troublé ?
TERVILLE.

Je le suis en effet.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! pourquoi ?

TERVILLE.

Sçavez-vous ce que Versueil a fait ?

Mad. DE VERSEUIL, *ironiquement.*

Voyons : vous m'effrayez.

TERVILLE.

Quelle tête légère !

Et vous viendrez encor vanter son caractère !

Montbrisson, moi, vous-même, il nous compromet
tous :

On sçait que de Julie il doit être l'époux ;

Montbrisson le veut bien, son Oncle le desiré,

Ici, dans cet espoir, mon amitié l'attire,

Par votre empressement vous secondez nos vœux,

Et Monsieur, m'a-t-on dit, rompt soudain tous ces
nœuds !

Vous sentez à merveille à quoi cela m'expose.

Julie ainsi traitée ! & quelle en est la cause ?

C'est moi, moi seul ! Julie !... ah ! Madame, pardon.

Devoit-elle éprouver un pareil abandon ?

Mad. DE VERSEUIL, *toujours avec une ironie gaie.*

Je vois avec chagrin que cela vous désole ;

Et...

TERVILLE.

Vous riez, je crois ?

Mad. DE VERSEUIL.

Moi ! non. Je vous console.

Que voulez-vous, Terville ? on adopte vos mœurs,

Et

Et l'exemple d'un sage est puissant sur les cœurs.
Verseuil craint une chaîne.

TERVILLE.

Il falloit donc le dire...

J'ai cru voir *des* rapports... le zèle qui m'inspire...
Par exemple, en mille ans, moi qui connois vos goûts,
Je ne vous l'aurois pas destiné pour époux ;
Il n'existe, entre vous, rien qui soit compatible.

Mad. DE VERSEUIL.

Vraiment ?

TERVILLE.

J'ai là-dessus le coup d'œil infallible ;
Mais j'ai cru qu'à Julie il pouvoit convenir,
Et ma tendre amitié brûloit de les unir.

Mad. DE VERSEUIL.

Votre amitié ?

TERVILLE.

Sans doute. Au reste, je réclame
L'équité, l'honneur même ; & j'espère, Madame,
Qu'après l'affront cruel qu'il nous fait aujourd'hui,
Sans nuls ménagemens vous romprez avec lui.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! divorce total.

TERVILLE.

Il le faut.

Mad. DE VERSEUIL.

Je le pense,

Et vais, je vous assure, agir en conséquence.

TERVILLE.

Non, je n'en reviens point. Quoi ?...

Mad. DE VERSEUIL.

(*observant Terville.*)

Le pire de tout ?

C'est que Julie enfin, pour Verseuil a du goût,
Mais un goût décidé : son cœur est très-sensible.

TERVILLE.

C'est ce qui m'a paru...

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

C'est une chose horrible ;

Sans exemple ?

Oh ! vraiment, vous avez bien raison ;

Verseuil...

Mad. DE VERSEUIL.

Moi, je ne puis croire à sa trahison.

TERVILLE, *avec l'inquiétude de la jalousie.*

Que vous en dit Julie ?

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en parle sans cesse.

TERVILLE.

Avec gaieté ?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ! dites avec tendresse.

TERVILLE, *tâchant de cacher son trouble.*

Mon Dieu ! très-volontiers : ajoutons seulement

Qu'un amour aussi vif est venu brusquement.

Mad. DE VERSEUIL.

Tenez, sur l'heure encor je louois la tournure

De son esprit, son ton, sa douceur, sa figure,

Et même, franchement, j'exagerois un peu.

Eh bien, à mes discours elle a joint son aveu.

TERVILLE.

A merveille !

Mad. DE VERSEUIL.

Et d'un mot ne m'a pas démentie.

TERVILLE.

Le Comte trouve en vous une excellente amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oui, je lui veux du bien... Mais c'est vous le premier

Qui formâtes le nœud dont il va se lier :

Car... il n'est point changé, non, son ame est trop belle,

Et croyez qu'à Julie on n'est pas infidèle...

Mais écoutez-moi donc avec moins d'embarras,

Puisqu'enfin il est clair que vous ne l'aimez pas.

TERVILLE.

Quand un autre à sa main eut le droit de prétendre,

Oui, j'irois, n'est-ce pas, m'aviser d'être tendre ?

Tout ce qu'un zèle vrai peut inspirer de soins,

Vous, mon Oncle & Verseuil, vous en êtes témoins ;

Je m'y soumetts pour elle, & je le dois peut-être.
 Sans doute il faut l'aimer, quand on sçait la connoître.
 Vouloir ce qui lui plaît est habitude en moi.
 Je ne pourrois prévoir son malheur sans effroi.
 Si j'osois m'enchaîner, j'aurois brigué ses chaînes,
 Partagé ses plaisirs, & ressenti ses peines.
 Quant à l'amour.. oui, oui, j'ai sçu m'en préserver;
 Et je suis maintenant bien sûr de le braver.
 On ne peut se méprendre au motif qui m'anime,
 Et vous ne doutez pas qu'il ne soit légitime.
 Je m'en flatte du moins : j'ai banni pour jamais,
 Ces feux nés dans le trouble & suivis des regrets.
 C'est... c'est comme une sœur que je chéris Julie;
 Je serai trop content de l'avoir pour amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! mais, pour ses appas n'étant point enflammé;
 Vous êtes trop heureux de n'être point aimé.

TERVILLE.

Je sens...

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous Vétiez, vous seriez trop coupable;
 Votre obstination seroit inexcusable.
 Concevez à quel point il deviendroit cruel;
 Figurez-vous alors le désespoir mortel,
 Les tourmens inouis d'une amante égarée,
 De tout ce qu'elle adore à jamais séparée.
 Combien je vous plaindrois !

TERVILLE.

Oui, Marquise, on effre;
 Ce seroit pour mon ame un éternel regret.
 Ce reproche toujours viendroit troubler ma vie,
 Et je dois... m'applaudir des froideurs de Julie.
 Je vous dirai bien plus : lorsqu'un moment d'erreur
 M'a flatté quelquefois d'avoir touché son cœur,
 J'étois contraint, honteux, je me craignois moi-même,
 Et j'avois l'air soumis, que l'on a quand on aime;
 Par bonheur, sur mon doute, elle m'a rassuré;
 Son penchant pour Verseuil m'est assez démontré.
 Ce Verseuil est heureux ! avouez-le, Madame.

*Mais...*TERVILLE, *avec un dépit contraint.*

Tout lui réussit... il regne sur son ame ;
On l'aime !... il le mérite !... il conviendra du moins ,
S'il obtient ce trésor , qu'il le doit à mes soins...
Il m'a bien seconde , j'aurois tort de me plaindre.
Sûr d'être indifférent , je n'ai plus rien à craindre ;
Allons... je jouirai , moi qui fais leurs destins ,
En voyant que Julie aura des jours sereins.
Ce vœu de l'amitié n'est point un vœu stérile...
Vous voyez maintenant que mon cœur est tranquille ;
J'ai su l'accoutumer à disposer de soi ,
Et le bonheur d'autrui n'est point perdu pour moi.

Mad. DE VERSEUIL.

Que j'aime ce transport ! il peint une ame honnête.
(à part.)

Le cœur est bon ; mais reste à réformer la tête.

TERVILLE.

Pensez-vous que Verseuil ?...

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Oh ! brisons là-dessus... :

(après un silence.)

De votre amour pour moi vous ne me parlez plus.

TERVILLE *lui baisant la main.*

L'aveu fut indiscret.

Mad. DE VERSEUIL.

L'amour imaginaire.

TERVILLE.

Moi ! je n'aurois pas eu le desir de vous plaire ?

Mad. DE VERSEUIL, *gaiement.*

Rassurez-vous , j'y crois : on vient.



SCENE IV.

JULIE, LES MÊMES.

JULIE, à *Mad. de Verseuil*.

AH! vous voici.
Mad. DE VERSEUIL, à *Terville*.
Demeurez.

JULIE, à *Mad. de Verseuil*.
J'espérois vous trouver seule ici.
Mad. DE VERSEUIL, à *Terville*.
N'êtes-vous pas charmé! Quel enjouement!...
JULIE.

Madame,
C'est plus que de la joie : oui, lisez dans mon ame.
Mon pere!... quel bonheur m'attendoit aujourd'hui!
Je viens de recevoir une lettre de lui.
J'en ai baïsé cent fois les sacrés caracteres;
De mon attachement les marques lui sont cheres;
Mon souvenir, dit-il, adoucit tous les maux :
Puisse-je de mes jours racheter ses travaux!
Pourquoi faut-il, hélas! contraignant ma tendresse,
Consommer loin de lui mon oisive jeunesse;
Sur des bords étrangers le laisser sans soutien;
Et, quand je lui dois tout, ne m'acquitter de rien?
Mon cœur le cherche au moins : dans son impatience,
Des climats qu'il habite, il franchit la distance :
Je le vois, je l'entends, je lui peins mes regrets...
Eh! qu'est-ce que des pleurs pour payer ses bienfaits?

TERVILLE, à part.

Quelle ame!

Mad. DE VERSEUIL.
Embrassez-moi. Vous m'avez attendrie;
(en regardant *Terville*.)
Pour le coup, à Verseuil, faut porter envie!

Mademoiselle , ainsi la nature & l'amour
Semblent d'accord tous deux pour vous faire un beau
jour.

(Ici Julie & Mad. de Verseuil ont un jeu muet entre elles.)
Votre hymen , je le vois , va bientôt se conclure ;
Il sembloit incertain , mais Saingérans l'assure.

JULIE.

De ce vieux Monsieur-là nous avons bien besoin !

Mad. DE VERSEUIL.

Je voudrois , comme vous , le voir déjà très-loin.

TERVILLE.

Toutes deux contre lui ! quelle en est donc la cause ?

JULIE , à Mad. de Verseuil.

De son séjour ici craignez-vous quelque chose ?

Mad. DE VERSEUIL.

Si je crains !

JULIE.

Contre vous que peut-il proposer ?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ne sçavez donc pas qu'il vient pour m'épouser ?

SCENE V.

LES MÊMES ; SAINGÉRANS , VERSEUIL
causant avec action dans le fond du Théâtre.

(Ils ont tous l'air consterné , excepté Saingérans.)

P SAINGÉRANS , avec impatience.
Lus de délais , te dis-je ; un tel hymen m'enchanté.
(à Julie , en riant.)

Est-ce parler cela ? Vous voilà bien contente.

JULIE s'éloignant , & allant s'asseoir à un métier
de tapisserie.

Monsieur !...

SAINGÉRANS.

Quelle pudeur !

Comédie.

71

Mad. DE VERSEUIL:

Allons donc ; finisse :

Ne voyez-vous pas bien que vous l'embarralez ?

SAINGÉRANS.

Avec quelqu'autre ici la leçon seroit bonne ;

Mais , moi , je n'ai jamais embarrassé personne.

VERSEUIL , à part & avec humeur.

Vraiment , il y paroît !

SAINGÉRANS.

C'est un de mes talens,

Dans la société , je vais , je viens , j'entends ;

Je me glisse à travers toutes les aventures ,

Et vois tout , sans rien voir.... Ce sont là mes allures.

Aussi , c'est pour cela , (je dis la vérité) ,

Que par-tout , comme ici , je suis fort bien traité ,

(à Mad. de Verseuil , qui l'écoute d'un air distrait
& impatient.)

Ah ça ! répondez net à ce que je propose.

On dit que je suis vieux , il en est quelque chose ;

Mais enfin , je suis riche en dédommagemens :

Tenez , vous êtes veuve , & le seriez long-temps ,

Vous avez peu de biens , joignez-y ma fortune.

Une maison doit plaire , & vous en tiendrez une ,

Où vous vivrez , ma foi , comme il vous conviendra ;

Sous vos prodigues mains l'or y circulera.

Je ne suis point gênant : sans que rien me déplaîse ,

Vous jouerez , jâserez , rirez tout à votre aise ;

Je reviendrai le soir.... pour causer seulement ;

Puis , je me sauverai sans aucun compliment.

(Il touffe.)

Mad. DE VERSEUIL:

Qu'est-ce donc ?

SAINGÉRANS.

Ce n'est rien.

TERVILLE , à Mad. de Verseuil.

Cette vie est tentante.

SAINGÉRANS.

La peinture en est vive.

Mad. DE VERSEUIL.

Et vraiment séduisante,

Le Célibataire ,
SAINGÉRANS.

Allons , décidez-vous , acceptez le marché ;
Il n'est pas si mauvais : loin d'en être fâché ,
Verseuil , demandez-lui , brûle au fond de son ame ,
D'applaudir à mon choix , & de vous voir ma femme.

TERVILLE.

Mais... votre toux !

SAINGÉRANS.

Paix donc.

VERSEUIL.

Mais votre asthme ?

SAINGÉRANS.

Tais-toi.

Je sçais ce qu'il me faut , & j'aurai soin de moi :
L'amour me guérira.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'y tiens plus. Julie ,

Voici , pour nous parler , l'heure qu'on a choisie.

JULIE , s'approchant.

Ne perdons point de temps.

SAINGÉRANS.

Je ne vous quitte pas.

Mad. DE VERSEUIL.

De grace.

SAINGÉRANS.

Parbleu , non. Je m'attache à vos pas ;

(*Se mettant entre elles deux & leur donnant la main.*)

Vous m'en voudriez trop. Les petits soins... Mesdames ;

C'est avec ces rien-là que l'on séduit les femmes.

(*Ils sortent.*)



SCENE

SCENE VI.

TERVILLE, VERSEUIL.

VERSEUIL, *à part.*
Nous voilà seuls, osons ; profitons du moment ;
Et faisons-le rougir de son aveuglement.

TERVILLE.

Où donc, Monsieur le Comte, est la galanterie ?
Quoi ! sans l'accompagner, laisser sortir Julie !
Comment vous reconnoître à ce procédé-là ?

VERSEUIL.

La campagne permet & souffre tout cela,
Julie est indulgente !

TERVILLE.

Extrêmement !... au reste...

VERSEUIL.

Ecoute, point d'humeur ; c'est pour toi que je reste.

TERVILLE.

Seroit-ce aussi pour moi qu'on vous a vu soudain
Eloigner un hymen qui sembloit si prochain ?

VERSEUIL.

J'ai tort. Mais les soucis, les tourmens du ménage,
Les maux qui, selon toi, suivent le mariage...

TERVILLE.

L'hymen peut, par hazard, assembler deux heureux.

J'ai cru que ce hazard vous regardoit tous deux ;

J'ai cru voit entre vous certaine sympathie,

Qui sembloit m'assurer le bonheur de Julie.

L'aurois-je donc risqué, moi, Monsieur (j'en conviens)

Qui donnerois mes jours pour embellir les siens ?

On vous offre des soins, on presse, on sollicite,

Et d'un zele si vrai voilà quelle est la suite !...

Rien n'est plus sérieux, je vous en avertis.

Monsieur le Comte, on tient ce que l'on a promis.

VERSEUIL, *gatement.*

Je ne m'alarme pas ; j'ai de quoi te confondre.

K

Je t'embarrasserois , si je voulois répondre.

TERVILLE.

Répondez.

VERSEUIL.

Tu le veux ?

TERVILLE.

Je l'exige.

VERSEUIL , *toujours gaiement.*

Entre nous ,

Des maris que tu fais , je te crois fort jaloux . . .

TERVILLE.

Vous êtes clairvoyant : moi , de la jalousie !

Sans en être jaloux , on peut chérir Julie.

Ce soupçon est plaisant.

VERSEUIL.

Ce courroux singulier.

Je ris.

TERVILLE.

Peut-être aussi veux-tu te marier ?

VERSEUIL.

Que sçait-on ?

TERVILLE.

Poursuivez.

VERSEUIL.

Tout , jusqu'à ta colere ;

Dépense contre toi , te condamne & m'éclaire.

TERVILLE.

Et sur quoi , s'il vous plaît , expliquez-vous donc mieux.

VERSEUIL , *du ton le plus sensible.*

Ah ! c'en est trop enfin... Terville , ouvre les yeux.

Je ne plaisante plus ; ton intérêt l'emporte.

On doit plaindre l'erreur , mais la tienne est trop forte ;

Je t'y dois arracher. Gênant tes propres vœux ,

Tu prétends au bonheur , & te rends malheureux !

Tremble ; si tu ne l'es , tu le seras sans doute.

C'est l'avenir , sur-tout , que pour toi je redoute.

Une sorte d'orgueil , un faux & triste honneur ,

Jetée , pour le moment , un voile sur ton cœur ;

Le sentiment s'y cache & ne peut s'y détruire :

Mais quand il va renaître, il fera ton martyr.
Tu te trouveras seul, inquiet, accablé,
Errant, toujours à plaindre, & jamais consolé.
Eh ! ne te vante point d'avoir un caractère.
Crois-tu que c'en soit un d'être Célibataire ?
Pur écart de l'esprit, abus de la raison,
Préparant les ennuis de l'arrière saison.
Laisse ton ame aller où son attrait la mene.
Pourquoi contrarier le penchant qui l'entraîne ?
Que ce jour à Julie unisse mon destin,
Tout cœur défabusé peut me haïr demain.
L'aspect de mon bonheur deviendra ton supplice :
Aigri par tes chagrins, tu m'en croiras complice ;
Et pleureras bientôt, sage mal affermi,
Le présent qu'à regret tu fais à ton ami.

TERVILLE, *après un moment de trouble.*
Vous ne me vaincrez point, votre éloquence est vaine.
S'il en coûte à mon cœur, je suis à ma peine ; ...
Vous, n'en suivez pas moins, docile à vos penchans,
La trace fraîche encor des premiers sentimens.
Tant que vous le pourrez, prolongez leur ivresse,
Et ce tumulte heureux de l'aveugle jeunesse ;
Je l'ai connu, chéri... le calme est arrivé,
Et, sur-tout aujourd'hui, je crois l'avoir prouvé.
De mes réflexions je n'ai pas été maître.
C'est un tort, si l'on veut ; c'est un malheur peut-être,
C'est ce qu'il vous plaira ; mais j'y tiens, j'y tiendrai.
Je me suis fait des loix, & je les remplirai.

VERSEUIL.

(après un silence.)

Aux dépens du bonheur !... je vous laisse à vous-même.
Bon par instinct, craignez d'être dur par système.
Il en est temps encor. Ce cœur trop fortuné,
Va vous remettre un bien qui vous fut destiné...
Prononcez ; de votre ame écoutez le murmure.
La raison peut tromper, mais jamais la nature.
Laisant de vains calculs, ne suivez que ses loix ;
Aimez, soyez heureux, & rentrez dans vos droits.

*(Verseuil lui serre la main, & le quitte avec l'air
de l'intérêt.)*

SCENE VII.

T E R V I L L E , *seul & très-agité.*

JE n'ai rien à répondre ; il a lu dans mon ame.
Il y voit mes combats & l'amour qui m'enflame.
L'amour , est-il bien vrai ? j'aime , je suis jaloux !
J'aime Julie , ô Ciel ! & lui donne un époux :
Je veux , pour me sauver de ma propre foiblesse ,
Moi-même , à mon rival marier ma maîtresse !
Oui... mon bonheur dépend de cet effort cruel.
L'amour est passager , l'hymen est éternel :
Mais Julie est si belle !... eh bien , fuyons ses charmes !
Peut-être , en m'en privant , je m'épargne des larmes.

(après un moment de réflexion.)

La sensibilité , par son impression ,
Détruiroit-elle en moi ce qu'a fait la raison ?
L'homme ne peut-il donc former une entreprise ?
Et qu'est ce que l'esprit , quand le cœur le maîtrise ?
De contraires desirs tour-à-tour agité ,
Sans cesse loin de moi je me sens emporté.
Je veux , & ne veux plus ; je crains ce que j'exige ,
Et fais tout... pour hâter un hymen qui m'afflige.
Je souffre , & j'en rougis... Qui me l'eût dit , qu'un jour
Tout le plan de ma vie échoueroit par l'amour ?
Oui , j'aime avec fureur. Quel trouble , quelle guerre ,
Quand c'est l'ame qui lutte avec le caractère !

(du ton le plus décidé.)

Lui seul doit triompher... rien ne me changera.



SCENE VIII.

TERVILLE, LAFLEUR *qui entre sur
la fin du monologue.*

TERVILLE.

EH bien, quel soin t'amène, & que faisois-tu là ?
LAFLEUR.

Monsieur peut deviner l'objet de ma visite.

TERVILLE.

Dépêche ; allons.

LAFLEUR.

Souffrez . . . l'occasion invite !...

TERVILLE.

De quoi donc s'agit-il ?

LAFLEUR.

Mais de l'hymen prochain.

De Julie aujourd'hui Verseuil reçoit la main.

TERVILLE.

Aujourd'hui !

LAFLEUR.

Dans ces lieux il n'est bruit d'autre chose ;
(*en tremblant.*)

Et c'est vous, Monsieur, qui.... permettez donc que
j'ose

Franchir le même pas à son exemple.

TERVILLE, *farieux.*

Non.

Non, Monsieur le coquin ; vous resterez garçon.

(*Il sort, & Lafleur suit.*)

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE, LAFLEUR, *l'air consterné.*

OUI, la noce est au diable... il n'est plus d'espérance,
Il me met de moitié dans son indépendance,
Et comme il parle haut, il m'a déterminé,
C'est fait; au célibat me voilà condamné.

NÉRINE, *après un silence.*

Tu peux en revenir, & malgré moi j'espère;
Car l'hymen de Verfeuil n'a pas l'air de se faire.
Julie est renfermée, elle est seule, elle écrit,
Montbrisson est rêveur, Saingérans perd l'esprit.
Il se démène, il jure, on se regarde, on cause,
On va... ce mouvement cache encor quelque chose.

LAFLEUR.

Quoi qu'il en soit, mon maître, au milieu du fracas,
Est fixe en ses vœux; il n'en démordra pas.
Et voilà ce que c'est que la philosophie!
J'en suis pour mon amour.

NÉRINE.

Ainsi donc, pour la vie,

Tu renonces à moi?

LAFLEUR.

Ne va pas m'attendrir.

NÉRINE.

Mais...

LAFLEUR.

Respecte mon plan, & songe à m'aguerrir!

NÉRINE.

Ton plan est de m'aimer, laisse là ta folie.

D'abord le Célibat est mon antipathie ;
 Je n'en vois pas la fin. N'avons-nous pas un cœur ?
 A quoi pensai-je aussi d'aimer Monsieur Lafleur ?
 Un esprit fort ?

LAFLEUR.

Mais oui.

NÉRINE.

Je ris de ta grimace ;
 Ça, point de temps perdu : voyons ce qui se passe ,
 Et défais-toi , sur-tout , de tes airs importans.
 Si tu n'oses parler , observe , écoute , entends.
 L'état d'incertitude est un état funeste ;
 Et , par ce que je sçais , on peut sçavoir le reste.

*(Saingérans & Terville entrent ; Lafleur montre Nérine
 à son Maître , qui le repousse avec humeur. Les Va-
 lets sortent.)*

S C E N E I I.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

L SAINGÉRANS *furieux.*
 LE moyen de s'attendre à ces accidens-là ?
 Je suis bien avancé. .. les neveux ! les voilà !
 Moi ! qui la croyois veuve !

TERVILLE.

Expliquez-vous.

SAINGÉRANS.

Le traître !

TERVILLE.

Qui donc ?

SAINGÉRANS.

Qui ? qui ? Verseuil.

TERVILLE.

J'apprends à le connoître.
 Son hymen avançoit , il paroïssoit conclu ,
 Et Monsieur s'y refuse après l'avoir voulu.

Quoi ! quel hymen ?

TERVILLE.

Eh ! mais vous le sçavez de reste.

SAINGÉRANS.

Et vous ne sçavez rien ; la chose est manifeste.

Dans ces secrets , enfin , soyez initié.

Depuis plus de six mois Verfeuil est marié.

TERVILLE.

Lui ! quel conte ! à qui donc ?

SAINGÉRANS.

J'en enrage dans l'ame.

A celle justement que je voulois pour femme....

A la veuve.

TERVILLE.

Propos !

SAINGÉRANS.

Oui : propos est fort bon.

TERVILLE.

Vous ne plaîfantez pas ?

SAINGÉRANS.

Eh ! non , vous dis-je , non.

TERVILLE.

Quoi ! comment... & Verfeuil m'en a fait un mystère ?

SAINGÉRANS.

Vous êtes seul , dit-il , coupable en cette affaire.

Votre indiscretion malgré lui l'engagea ;

Fort bien ! vous mariez ceux qui le sont déjà.

TERVILLE, avec l'expression du regret.

Verfeuil est marié ! qu'ai-je fait ? & Julie...

Et son amour trompé qui peut troubler sa vie !

Ce qu'elle aime est , hélas ! dans un autre lien !

Quel tourment pour son cœur ! quel remords pour le mien !

Verfeuil est marié ! je n'y puis rien comprendre...

Et , sans vous emporter , vous avez pu l'apprendre ?

SAINGÉRANS.

Je ne dis point cela. J'ai crié , j'ai tonné ,

Et puis , le pathétique... & puis , j'ai pardonné.

TERVILLE.

Comédie.

81

TERVILLE.

Ah ! contre mon bonheur je vois que tout conspire.

SAINGÉRANS.

Contre le mien plutôt.

TERVILLE, *troublé.*

Voyons : qu'aurai-je à dire,

Quand Montbrisson...

SAINGÉRANS.

Bel embarras, vraiment ?

Parbleu, vous conterez le fait tout simplement.

TERVILLE.

Saingérons, écoutez : prenons un parti sage ;

On peut, si vous voulez, casser ce mariage.

SAINGÉRANS.

Le casse qui voudra : car, s'il faut parler net,

Je crois au fond du cœur que Verleuil a bien fait ;

Et je veux, pour mon compte, imiter sa folie.

TERVILLE, *avec humeur.*

Vous ! encor ?

SAINGÉRANS.

Mon espoir se rabat sur Julie.

Vous, qui sçavez si bien faire épouser les gens,

Je compte, mon très-cher, sur vos soins diligents :

Ce choix vaut encor mieux pour moi que la Marquise ;

Ma tendresse en ces nœuds sera moins compromise :

Quand d'un premier époux on regrette le ton,

Un autre perd souvent à la comparaison.

Et...

TERVILLE, *toujours avec humeur.*

Les vapeurs d'hymen à coup sûr vous égarent.

SAINGÉRANS.

Point du tout, & mes feux aujourd'hui se déclarent.

TERVILLE.

Mais vous extravaguez... laissez là ce projet.

SAINGÉRANS.

Je n'extravague point, & suivrai mon objet.

TERVILLE, *avec encore plus de vivacité.*

Il vous échappera... vous y serez sensible,

Et ce qui n'est qu'un jeu vous deviendra pénible.

L

Au temps, plus fort que nous, il faut sçavoir céder,
Et renoncer aux droits qu'on ne peut plus garder.

SAINGÉRANS.

Le temps, toujours le temps ! treve à ce verbiage.
Que vous importe à vous, paisible personnage,
A vous, beau raisonneur ?

(*Il touffe.*)

TERVILLE.

Modérez ce courroux.

Vous voyez, la colere allume encor la toux.

SAINGÉRANS, *tombant sur un siege avec l'air oppressé.*

Ah ! ne me parlez point d'un vieux Célibataire :
Tout s'en detache enfin, & rien ne lui prospere.
Si j'avois une femme, un état, des enfans,
Je prétendrois encor à quelques doux instans.
Rassemblant près de moi tout ce que le cœur aime,
Je ferois des heureux, je le ferois moi-même,
Et n'irois point au loin, dans mes tristes loisirs,
Mendier mon bonheur & quelques faux plaisirs.
L'abandon, les rebuts, la vague inquiétude,
Et cette noire humeur qui suit la solitude ;
Oui, voilà, tôt ou tard, les profits d'un garçon :
J'en crois l'expérience, & ... plus que la raison.
Même sort vous attend ; un jour viendra, je gage,
Où vous serez bien sot d'avoir été si sage.

TERVILLE, *avec chaleur.*

Ce jour ne viendra point. Secret rare & plaisant !
Rendre heureux l'avenir par les maux du présent !
Vous avez de l'humeur, & l'humeur exagere.
Enquoi donc, juste Ciel ! l'hymen peut-il vous plaire ?
Loin de les affoiblir, il accroît nos malheurs ;
Pour échapper au sort, pour tromper ses rigueurs,
Il ne faut point sur nous lui donner trop de prise ;
Seul, on pare ses coups, ou bien on les méprise ;
Mais aux fers que je crains s'est-on abandonné,
C'est doublement alors qu'on est infortuné.

SAINGÉRANS, *en colere.*

Pourquoi donc à Verseuil desliniez-vous Julie ?

TERVILLE.

Chacun a sa morale , & suit sa fantaisie ;
 La sienne est pour l'hymen : on peut le présumer ,
 D'après les nœuds secrets qu'il lui plut de former.
 Mais , vous , homme de sens !

SAINGÉRANS.

Tout ceci me dérouté.

Mes principes par-là sont dérangés , sans doute.
 Oh ! ma foi , ce n'est pas l'instant d'y revenir.
 Il me faut une femme , & je veux l'obtenir :
 Dans ce ferme dessein , vous m'aidez , j'espère ;
 Et si je n'obtiens rien , si le sort m'est contraire ,
 Le public en dira , morbleu , ce qu'il voudra...
 Mais il ne dira rien , & tout réussira.

TERVILLE.

Adieu. Chez Montbrillon voudrez-vous bien m'attendre ?

SAINGÉRANS.

Volontiers... aussi-bien... il s'agit de s'entendre.

SCENE III.

SAINGÉRANS, seul.

IL se trouble aisément , l'honnête Montbrillon ;
 Je sçaurai le calmer. Moi , j'ai cela de bon ,
 Tout s'arrange avec moi. Sa pupille s'avance ;
 Disposons-la... Du cœur j'ai quelque intelligence...

SCENE IV.

JULIE, SAINGÉRANS.

SAINGÉRANS.

Vous rêvez , bel enfant ?

JULIE, une lettre à la main.

Eh ! quoi ? c'est vous , Monsieur ;
 Je ne vous voyois pas , & vous m'avez fait peur.

Oui-dà ; rassurez-vous , & comptez sur mon zèle.
L'ardeur de vous servir est assez naturelle.
Hein ! vous en convenez ? moi , j'en conviens aussi :
Tout exprès pour cela , le sort m'amène ici ,
Et votre cœur , d'après ce que je me propose ,
Aux révolutions gagnera quelque chose.
Je vais tout préparer , je le veux & j'y cours.
Oh ! je ne prétends pas vous effrayer toujours ,
Et... suffit... vous verrez que l'on peut encor plaire.

(à part.)

Elle est , parbleu , jolie , & c'est bien mon affaire.

(Il sort.)

S C E N E V.

JULIE , seule.

Que dit-il ? que veut-il ? rien pour moi n'est changé.
On m'évite , on se tait , & ce cœur affligé ...
Pour tromper ma douleur , la Marquise a beau faire ;
Au reproche , aux tourmens , rien ne peut me soustraire.
Et j'ai pu feindre ! ô ciel... je sens mes pleurs couler.
Quand Montbrisson saura... je n'ose lui parler ;
Et ce billet funeste arrosé de mes larmes ,
Va d'un si triste aveu m'épargner les alarmes.
Bienfaiteur adoré , souffre ces vœux cruels ! ...
Le quitter ! moi ! pour prix de ses soins paternels !
Toujours comme sa fille il aima sa pupille.
Voudrois-je , en l'affligeant , ressembler à Terville ?
Malheureuse ! quel nom m'échappe malgré moi ?
Le charme qu'il m'inspire augmente mon effroi.
Terville ! ah , Dieu ! l'ingrat !... combien je l'aime
encore !
Ah ! mourons loin de lui d'un chagrin qu'il ignore.
S'il le sçavoit... peut-être... où suis-je ? qu'ai-je dit ?...
Avant de l'envoyer relisons cet écrit.

(Elle relit la lettre qu'elle tenoit en entrant.)

SCENE VI.

MONTBRISSE, JULIE.

MONTBRISSE, *sans voir Julie, & sans en être vu.*

DE Versailles que j'estime, & qui m'avoit su plaire,
 A peine je conçois la démarche légère :
 Que dis-je ? il n'est pour rien dans un pareil projet ;
 Lui-même en a souffert, & Terville a tout fait :
 Mon neveu devient fou.

JULIE, *l'appervant.*

Ciel ! Montbrisse !

MONTBRISSE.

Julie,

Qu'est-ce que vous lisez ?

JULIE.

Monsieur...

MONTBRISSE.

Mais, mon amie,

Vos larmes ont coulé.

JULIE, *à part.*

Souffrez... Quel entretien.

MONTBRISSE.

Vous ne m'aimez donc plus ? Vous ne me dites rien...
 Quel chagrin avez-vous ?

JULIE, *voulant se retirer.*

Si vous daigniez permettre...

MONTBRISSE.

Non : demeurez...

JULIE.

Hélas !

MONTBRISSE.

Quelle est donc votre lettre ?

A qui s'adresse-t-elle ?

JULIE, *troublée.*

A vous.

A moi ! donnez.

JULIE.

Je ne puis.

MONTBRISSE, *saisissant la lettre.*

Je le veux.

JULIE, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! Monsieur, pardonnez.

La grace que du moins j'implore avec instance,
C'est que vous voudrez bien la lire en mon absence.

MONTBRISSE.

Tout ce que tu voudras ; oui, je te le promets.

JULIE, *serrant & baisant la main de Montbrisse.*
Je vais....

MONTBRISSE.

Julie !

JULIE.

Adieu.... vous sçavez mes secrets.

S C E N E V I I.

MONTBRISSE *seul, lisant la lettre de Julie.*

» UN cloître va cacher mon infortune affreuse ;
 » Je ne puis plus, Monsieur, jouir de vos bienfaits ;
 » Mais au fond de mon cœur ils ne mourront jamais ;
 » Puisse finir bientôt une vie odieuse !
 » Terville... (je rougis d'avoir pu le nommer)
 » Votre neveu Terville... il a sçu me charmer ;
 » Je vous avouerai tout, votre ame est généreuse ;
 » Je l'aime ; & vous sçavez que lorsqu'on peut l'aimer,
 » Il faut vivre coupable, ou mourir malheureuse...

MONTBRISSE.

Qu'ai-je lu ! Dieu ! mes pleurs inondent ce papier.

Il appelle. Un Laquais vient.

Quelqu'un ?.. Cherchez Terville, il faut me l'envoyer.

(seul.)

Quel malheureux travers ! en voilà donc la suite !

Julie ! ah ! dans quel piège un ingrat t'a conduite !
 Touchante vérité, répands sur mes discours
 Ce charme impérieux qui désarme toujours.
 Eclaire mon neveu, laisse-le sans défense ;
 Il entendra sa voix, c'est ma seule éloquence ;

SCENE VIII.

MONTBRISSON, TERVILLE.

T MONTBRISSON, *l'air ému.*
 Erville :

TERVILLE.

Je sçais tout... Vos sens sont agités :

MONTBRISSON.

Ils le sont, il est vrai.

TERVILLE.

C'est Verseuil... :

MONTBRISSON.

Ecoutez.

Je dois sur vous encor, tout m'y force & m'en presse ;
 Essayer aujourd'hui les droits de ma tendresse.

TERVILLE.

Quoi ?

MONTBRISSON, *lui saisissant la main.*

Tenez-vous toujours au funeste parti

Où vous étiez fixé ?

TERVILLE.

Laissons.

MONTBRISSON.

Répondez :

TERVILLE.

Oui.

Je veux agir, penser, sentir à ma manière.

Enfin... vivre pour moi... D'où vient votre colère ?

MONTBRISSON, *avec indignation.*

Où donc as-tu puisé ces principes affreux,

Garants d'un esprit faux & d'un cœur malheureux ?
 Moi ! toujours moi ! quel mort ! quelle philosophie !
 Quels hommes as-tu vus ? Telle est donc la manie
 De ces sophistes vains, ces adroits imposteurs,
 De la société hardis législateurs,
 Qui, d'orgueil enivrés, seignent dans leurs systèmes,
 D'aimer le genre humain, pour n'aimer rien qu'eux-
 mêmes ;

Dont l'aride sagesse en impose aujourd'hui,
 Et qui n'ont leu jamais exister dans autrui ?
 Voilà de leur morale ! apprends que l'Egoïste
 Est, & sera toujours le mortel le plus triste ;
 Sur-tout le plus cruel... dis, dis, quel est son frein ?

TERVILLE.

L'honneur !

MONTBRISSE, l'interrompant vivement.

C'est un grand moi dont il s'étaie en vain.
 Nomme-moi les rapports ; en a-t-il ? il végète
 Dans un monde étranger où le hazard le jette.
 Que fait-il à l'armée, au barreau, dans les champs ?
 Il glace ses amis, révolte ses parens ;
 Sa vie est un scandale ; & la mort salutaire
 N'enlève, en le frappant, qu'une charge à la terre.
 D'un repentir tardif épargne-toi l'asfront :
 Regarde Saingérens, les regrets t'instruiront.
 Souffrant, abandonné, martyr de son système,
 Son inutilité l'épouvante lui-même...

Crains un tel sort, rougis de languir sans lien ;
 Reprends l'esprit, les vœux, le cœur d'un citoyen.

TERVILLE.

Citoyen ? je le suis. Pour l'hymen, je le brave,
 J'ai la prétention de n'être point esclave.

MONTBRISSE.

Tu l'es de ton système & de ton préjugé.
 Va, c'est le même effet, le nom seul est changé.

TERVILLE.

Le mariage ainsi vous semble un joug utile ?

MONTBRISSE.

Il produit peu de mal, des biens, il en fait mille.

TERVILLE.

C'en est trop ! regardez , c'est tout ce que je veux.
Sur la société jetez enfin les yeux...
Considérez , Monsieur , les malheurs qu'il entraîne :
Combien d'infortunés ont pleuré sur sa chaîne !
Voyez de tous côtés les scandaleux éclats ,
(Je ne dis rien des maux que l'on n'apperçoit pas.)
Quels motifs parmi nous régient les mariages ?
L'orgueil , l'intérêt vil , quelques vains avantages ;
Et qu'attendre d'un cœur , s'engageant sans attrait ,
Dans un âge , où promettre... est au moins indifférent.
Dans ces arrangemens , si froids , si légitimes ,
Nous sommes , tour-à-tour , oppresseurs & victimes.
De-là , tant de Beautés que l'on voue aux douleurs ,
Qui perdent leur jeunesse , & vont perdre leurs mœurs ;
Les enfans égarés par l'exemple des peres ,
Les regrets , le désordre & l'opprobre des mères ,
Les mari basoués , & même par des sots ,
Des noms d'époux traînés dans tous les Tribunaux ,
La femme qu'on accable après l'avoir vendue ,
Et que la loi renferme après l'avoir perdue ;
Celle qui , d'un jaloux redoutant l'œil vengeur ,
Craint jusqu'à sa pensée , & l'enferme en son cœur ;
Celle enfin qui , suivant un charme involontaire ,
Cherche confusément l'objet qui doit lui plaire.
Voyez quelle est la fin même des plus prudens ,
Des séparations au bout de quarante ans ,
Mille fous secrets , d'éternelles alarmes ,
Les affronts , le mépris , le malheur & les larmes...
Voilà pourtant , voilà l'effet le plus commun
D'un nœud souvent horrible & toujours importun.

MONTBRISSON.

Eh bien ! à qui s'en prendre ? à ces mortels sans ame,
Qui bravent , comme toi , l'état qui les réclame ,
Rompent l'ordre établi , divisent les époux ,
Leur enlèvent la paix , leur trésor le plus doux ,
Eveillent les soupçons , égarent la tendresse
De l'amour paternel , trompé dans son ivresse ;
Et bientôt refroidis , ailleurs portant leurs vœux ;

M

Ne laissent que les pleurs & la honte après eux ?
 Plus d'un cœur en a fait les funestes épreuves ;
 Mais des exceptions ne sont jamais des preuves.
 Vois, pour quelques abus à l'hymen reprochés,
 Sous son voile combien d'avantages cachés !
 La naïve Beauté que pare la décence,
 Dans le sein du bonheur gardant son innocence ;
 L'échange pur des cœurs, les mutuels desirs,
 Douce communauté des soins & des plaisirs,
 Epanchement heureux des larmes solitaires,
 Sacrifices touchans, & toujours volontaires ;
 Les caresses d'un fils, ses jeux & ses progrès,
 Et l'espoir de renaître en de vivans portraits :
 Voilà quel fut un temps mon fortune partage ;
 Voilà de mon hymen l'attendrissante image.

TERVILLE.

Où, vous fûtes heureux, je le sçais, je le croi ;
 Mais ce bonheur passé parle aujourd'hui pour moi.
 Où sont-ils, ces transports, ces touchans sacrifices,
 D'un lien qui n'est plus, passageres délices ?
 Que vous en reste-t-il ?

MONTBRISSON, *avec le cri de la douleur.*

Il est vrai, je perdis
 Tout ce qui me fut cher, mon épouse & mon fils ;
 Mais j'aime mieux ces pleurs, ce souvenir si tendre,
 Ces tributs douloureux que je dois à leur cendre ;
 Tous ces déchiremens d'un cœur bien pénétré,
 Revolant vers le bien qu'il avoit adoré ;
 Oui, je les aime mieux que le bonheur frivole,
 D'un cœur que rien n'émeut, & que l'orgueil isole.
 La nature a des maux qu'il faut sçavoir chérir.
 La peine qu'elle cause est encor un plaisir.

TERVILLE.

Beau prestige !....

MONTBRISSON.

Ah, barbare ! entre sous la chaumière
 Où vit l'infortuné qui laboure la terre,
 Expiant notre luxe, existant pour souffrir,
 Environné d'enfans qu'à peine il peut nourrir :

Sous le prétexte faux d'une pitié cruelle ,
 Arrache de son sein la compagne fidelle ,
 Qui l'aide chaque jour par des efforts nouveaux ,
 Et dont l'amour au moins l'encourage aux travaux...
 Ses cris te répondront , tu verras ses alarmes.
 L'œil ardent de fureur , & noyé dans les larmes ,
 Il te disputera ce malheureux trésor ,
 Que tu voudrois , hélas ! qu'on lui ravit encor ;
 Et succombant toi-même à sa juste colere ,
 Tu connoîtras le cœur d'un époux & d'un pere...
 Tu restes interdit ? Mon cher Terville , eh quoi ?
 Des tableaux aussi vrais ne peuvent rien sur toi ?

(après un silence.)

Je sçaurai t'accabler , je sçaurai te confondre.

TERVILLE.

Jamais ; & puisqu'il faut...

MONTBRISSON.

Attends pour me répondre.

Voyons : que dirois-tu , si ta funeste erreur
 Condamnoit à la honte , & livroit au malheur
 Un être intéressant , doux , sensible , estimable ,
 Un objet vertueux , que tu rendrois coupable ;
 Qui rougiroit toujours , loin de toi retenu ,
 De prononcer ton nom , & de t'avoir connu ;
 Qui verroit dans les pleurs s'éclipser sa jeunesse ,
 Détesteroit son sort , maudiroit sa tendresse ,
 Voudroit fuir tes regards , loin de toi s'exiler ,
 Et que tu n'aurois plus l'espoir de consoler ?

TERVILLE , avec la plus grande agitation.

Qu'osez-vous supposer ? ah ! c'est moi , c'est moi-même
 Qui veux fuir , qui frémis de mon désordre extrême...
 Apprenez mes tourmens , & concevez-les tous ,
 J'imole avec regret le penchant le plus doux ;
 J'excite mon courage , & chaque effort me blesse...
 Même en le surmontant , je chéris ma foiblesse.
 Oui , j'adore Julie , & dans ce triste jour ,
 C'est l'effroi d'un lien qui m'arrache à l'amour.

MONTBRISSON , avec indignation.

Qu'entends-je ! & tu pouvois... & ton horrible zèle...

Tu crois peut-être encor qu'un autre est aimé d'elle ?

TERVILLE.

Ciel ! & c'est sur ma foi que son cœur s'est livré.

MONTBRISSON.

C'en est trop !

TERVILLE.

Je crains tout.

MONTBRISSON.

Tu crains d'être éclairé.

Conviens-en ; fors enfin d'une erreur volontaire.

TERVILLE.

Je sçais, Monsieur, je sçais ce qu'il me reste à faire,
Et je vais..

MONTBRISSON.

Demeurez....

TERVILLE.

Je n'écoute plus rien.

MONTBRISSON.

Détruis donc à la fois ton bonheur & le mien.

TERVILLE.

Je connois mes devoirs...

MONTBRISSON.

Non, ton cœur les oublie.

TERVILLE.

Je pars ; mais mon amour laisse un pere à Julie.

MONTBRISSON, lui donnant la lettre de Julie.

Hé bien ! pars, pars ; mais lis.

TERVILLE, prenant la lettre & y jettant les yeux.

Est-il vrai !... justes Cieux !

(il lit.)

(il lit.)

Un cloître.... je frémis.... Terville.... ah ! malheureux !

(il lit.)

Il a su me charmer... votre ame est généreuse...

(d'une voix étouffée.)

Il faut vivre coupable... ou mourir malheureuse.

MONTBRISSON.

Terville !...

TERVILLE.

Laissez-moi...

Comédie.
MONTBRISSON.

93

Terville!
TERVILLE.

O trouble affreux !

MONTBRISSON.

Je triomphe... des pleurs échappent de ses yeux.

(Ici entrent Mad. de Verseuil & Julie , qui veut fuir
en voyant Terville.)

SCENE IX.

Mad. DE VERSEUIL & JULIE dans le
fond du Théâtre.

LES MÊMES, TERVILLE sur le devant de la
Scène , toujours les yeux attachés sur le billet.

MONTBRISSON , en appercevant Julie & allant
à elle.

A Pproche.... ne crains rien.
JULIE , résistant.

Monsieur...

MONTBRISSON.

Sois plus tranquille.

(Il regarde la Marquise , qui lui indique par un geste
que Julie est instruite de tout.)

TERVILLE.

C'est elle !

JULIE , s'approchant & jettant un cri.

Mon billet dans les mains de Terville !

(à Montbrisson.) (tombant dans les bras de Mad. de Verseuil.)

Vous me trahissez ! vous ! Je n'y survivrai pas.

TERVILLE.

Qu'as-tu ?

MONTBRISSON.

Ton ouvrage.

Ah ! c'est trop de combats.

(il tombe aux pieds de Julie.)

Mon ame déchirée Ecoutez-moi , Julie !

MONTBRISSON.

Ciel !

JULIE.

Terville !

Mad. DE VERSEUIL.

A vos pieds.

TERVILLE.

Il vous offre sa vie.

JULIE.

N'est-ce qu'un songe ?

TERVILLE.

Non : c'est Terville confus ,

Qui fut barbare , hélas ! . . . qui ne le sera plus ,
 Detrompé par l'amour & par la vertu même ,
 Terville repentant , qui rougit , qui vous aime ,
 Qui vous aime toujours : oui , même en vous cédant ,
 Je brûlois , malgré moi , du feu le plus ardent.
 Jaloux , désespéré , j'idolâtrois vos charmes.
 Jugez de mes remords , lorsque j'ai vu vos larmes !
 Je renais . . . vous venez de me créer un cœur ,
 Et vous m'avez rendu tous mes droits au bonheur.
 Je ne raisonne plus , je suis tout à l'ivresse ,
 A l'orgueil de vous plaire , aux soins de ma tendresse ;
 Dans des principes faux je m'étois engagé ,
 Le sentiment m'éclaire , & seul m'a corrigé.

JULIE.

Je ne sçais où je suis . . . qu'ai-je entendu ! Madame . . .

(à Terville.)

Ah ! cruel ! . . . Dieu ! quel poids est de moins sur mon ame !

(à Montbrisson en se jettant dans ses bras.)

Je sens mieux en ce jour le prix de vos bontés ;

Mon Pere manque seul à mes félicités.

Mais quoi ! quel trouble encor se mêle à leurs délices !

(à Terville.)

Je veux des retours vrais , & non des sacrifices.
Si le regret succede à ces vœux du moment ,
De mes premiers destins j'aime mieux le tourment.
Pour que je sois à vous , soyons tout l'un pour l'autre.
Sentirois-je un bonheur qui pourroit naître au vôtre ?

TERVILLE , avec transport.

Ah ! croyez à l'amour que je vous ai juré ;
Je ne regrette rien que d'avoir différé.

Mad. DE VERSEUIL , à Julie.

Il déteste ses torts.

JULIE , embrassant Mad. de Verseuil.

Et moi , je les oublie.

(Terville retombe aux pieds de Julie , & lui baise la
main avec transport.)

SCENE X.

LES MÊMES , VERSEUIL , SAINGÉRANS ;
NÉRINE & LAFLEUR.

SAINGÉRANS , appercevant Terville aux genoux
de Julie.

BON ! ne voilà-t-il pas qu'il en veut à Julie ?

TERVILLE.

Je l'adore !...

NÉRINE.

Vivat !

MONTERISSON , serrant son neveu dans ses bras.

Vien , mon cher neveu , vien.

Redevenu sensible , il ne te manque rien.

TERVILLE , s'approchant en riant de Madame
de Verseuil.

Madame....

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! oui , j'entends.

96 *Le Célibataire, Comédie.*

TERVILLE, à *Verseuil*.

Pardonnons l'un à l'autre.

VERSEUIL

Jouis de ton bonheur.

TERVILLE, regardant *M. & Mad. de Verseuil*.

Il s'accroît par le vôtre.

SAINGÉRANS.

Je vois, qu'excepté moi, tout le monde est heureux.

NÉRINE.

Rien n'est plus consolant.

TERVILLE à *Lafleur*, qui s'approche d'un air
suppliant.

Je sçais ce que tu veux.

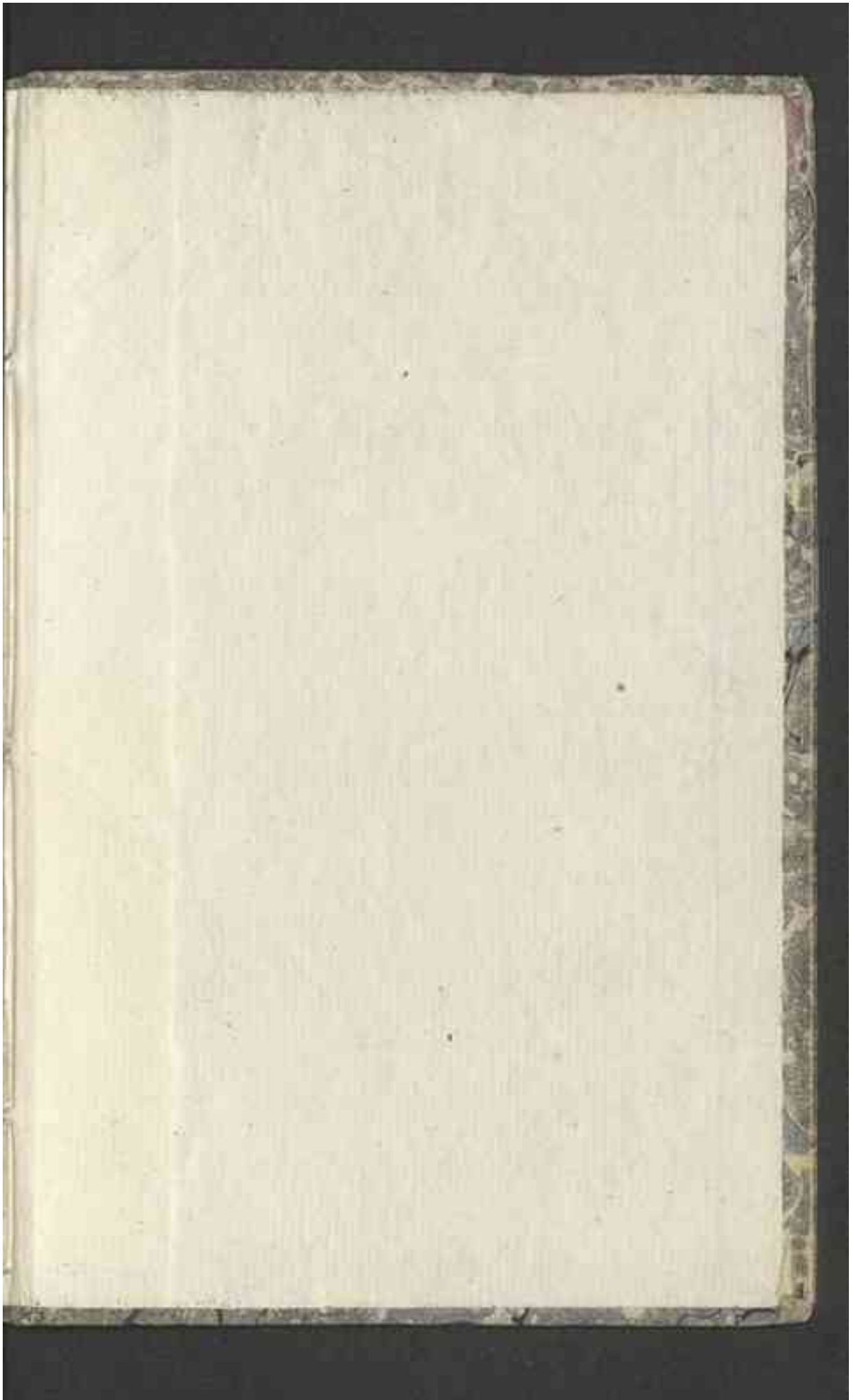
Epouse : j'étois fou, n'imité pas ton Maître.

Dépendant, enchaîné, j'ai du plaisir à l'être.

Je vais tout réparer, & prouver hautement

Qu'on peut être mari, sans cesser d'être amant.

Fin du cinquième & dernier Acte.













1468 b

